



LES DÉPÊCHES DE BRAZZAVILLE

www.adiac-congo.com

24-27 MARS 2017

Lettres d'Afrique

L'aventure a commencé il y a tout juste sept ans lorsqu'à l'invitation du puissant groupe Reed nous avons installé, en plein cœur du Salon International du Livre de Paris, un stand dédié aux « *Livres et auteurs du Bassin du Congo* ».

Prenant chaque année de l'ampleur, cet espace s'est imposé progressivement comme l'un des lieux de rencontre les plus courus, les plus vivants de la grande manifestation qui attire chaque année des dizaines, des centaines de milliers de visiteurs vers le Palais des expositions de la Porte de Versailles. Si bien qu'au terme d'une longue et féconde réflexion Hopscotch Africa, filiale de Reed International, a décidé d'étendre cet espace culturel à l'ensemble du continent noir en en faisant le « *Pavillon des Lettres d'Afrique* ».

Invités à participer à cette nouvelle et belle aventure, nous n'avons pas hésité un instant à l'accompagner dans le double contexte qui nous était proposé : d'une part le cadre médiatique avec la mise en place d'un kiosque à journaux qui présente les médias écrits africains, parmi lesquels figure en bonne place, cela va de soi, *Les Dépêches de Brazzaville*; d'autre part le cadre littéraire avec l'installation d'un vaste espace dédié à la librairie et à la maison d'édition *Les Manguiers* qui est l'une des branches de notre maison mère l'Agence d'information d'Afrique Centrale.

Il ne fait aucun doute que l'Afrique, dont les écrivains, les poètes, les enseignants, les artistes, les musiciens, les intellectuels de tout bord sont de plus en plus présents sur la scène internationale, s'imposera au plan mondial dans les années à venir comme un acteur incontournable de la culture sous toutes ses formes. Dans le même temps, en effet où sa population, qui comptera plus de deux milliards d'êtres humains à l'orée des années cinquante de ce siècle, pèsera de façon décisive sur l'évolution de l'humanité et où son émergence, grâce à une exploitation raisonnée des immenses ressources naturelles qui se trouvent concentrées sur le continent, en fera un géant économique, dans le même temps donc sa richesse artistique et sa diversité culturelle lui donneront une place à part dans le monde des idées, de l'imaginaire, de la réflexion.

Le *Pavillon des lettres d'Afrique* anticipant ce mouvement historique, nous sommes heureux, fiers même, d'y être présents.

Les Dépêches de Brazzaville

L'Afrique unie dans sa littérature au Pavillon des Lettres d'Afrique



Dans la continuité du stand précurseur « *Livres et Auteurs du Bassin du Congo* », le **Pavillon des Lettres d'Afrique** fera la part belle à la **littérature africaine** en accueillant une dizaine de pays africains pour cette 37^e édition du Salon du Livre de Paris. L'occasion pour le grand public de (re)découvrir les plus belles plumes d'Afrique francophone et anglophone, avec le Nigeria comme pays invité.

Porte de Versailles
PARIS

Leonidas Carrel Mottom Mamoni, Ministre congolais de la Culture et des arts

« Nous avons l'opportunité de voir l'Afrique unie autour de sa diversité littéraire ».

Page 2

Helmie Bellini, chanteuse congolaise, animera un atelier d'éveil musical

« En littérature, on chante une autre musique, une musique sans son, mais avec des mots ».

Page 4

Le programme du Pavillon des Lettres d'Afrique

Pour ne rien manquer des tables rondes, animations, entretiens et tête-à-tête.

Pages 8 et 9

Maurice Kouakou Bandaman, Ministre ivoirien de la Culture et de la Francophonie

« ...Une belle visibilité pour l'Afrique à Paris ! ».

Page 16



INTERVIEW

Leonidas Carrel Mottom Mamoni

« Ce Pavillon des Lettres d’Afrique est l’opportunité de voir l’Afrique unie autour de sa diversité littéraire »

A l’orée de la 37^e édition du salon Livre Paris, le ministre congolais de la Culture et des arts, Leonidas Carrel Mottom Mamoni, a accordé une interview aux *Dépêches de Brazzaville* dans laquelle il parle de l’apport du gouvernement congolais à cette édition et surtout du plaidoyer sur la onzième édition du festival panafricain de musique.



Les Dépêches de Brazzaville : Monsieur le Ministre de la Culture et des arts, du 24 au 27 mars 2017 les lettres africaines seront à l’honneur à la Porte de Versailles pour la 37^e édition du Salon Livre Paris, votre département ministériel sera présent pour représenter le Congo. Quel sera votre apport à cette édition ?

Leonidas Carrel Mottom Mamoni : Le Congo, a toujours participé au Salon du livre de Paris à travers le stand « *Livres et Auteurs du Bassin du Congo* ». Espace d’expression de la littérature d’Afrique centrale en particulier, « *Livres et Auteurs du Bassin du Congo* » regroupait également l’offre la plus complète de littérature africaine francophone du salon. Sur un espace de 280 m², ce lieu d’excellence culturelle s’affirmait d’année en année comme le lieu de rendez-vous incontournable du salon, où étaient initiés des débats toujours en phase avec l’actualité littéraire du Continent.

Les plus grands noms venus du continent et d’Europe, qui ont marqué l’actualité littéraire de l’année, étaient au rendez-vous sur le stand « *Livres et Auteurs du Bassin du Congo* » le temps d’une séance de dédicace, d’un entretien en tête à tête ou d’une table ronde. Parmi les événements, on se souvient de la remise du prix littéraire Mokanda ; de la présence exceptionnelle des ministres de la Culture africains (Congo, Sénégal,

Gabon, Côte d’Ivoire) lors d’une table ronde consacrée à la place réservée au livre en Afrique ; de la célébration du centenaire d’Aimé Césaire avec des rencontres autour de son œuvre, son parcours, son héritage et sa passion du théâtre ; des animations pour la jeunesse avec des jeux-concours, des ateliers éducatifs et des séances de contes pour le jeune public. Aujourd’hui, notre apport sera plus modeste, notre présence par rapport aux années passées sera symbolique. Nous participons par solidarité avec les autres pays.

DB. Quels sont les écrivains et maisons d’éditions qui feront partie de votre délégation ?
LCMM. Comme vous le savez, le Congo est un grand pays de littérature. Nous serons présents avec de grands écrivains connus tels que Henri Djombo, Antoine Collinet Makosso, Mfumu, Grégoire Lefouoba, etc. et des talents émergents tels que Michrist Kaba Mboko. En outre, nous aurons la présence de deux maisons d’édition notamment les Editions L’Harmattan et les éditions Hemar.

DB. Du stand *Livres et Auteurs du Bassin du Congo* piloté par les *Dépêches de Brazzaville* (2010-2015), au Pavillon des Lettres d’Afrique comme nouveau carrefour international des littératures d’Afrique et de ses diasporas. Que dire de cet espace de 400m² accordé à une dizaine de pays africains ?
LCMM. Ce nouveau *Pavillon des*

Lettres d’Afrique, dont le chef de fil est mon collègue ministre de la Culture et de la Francophonie, de Côte d’Ivoire, Monsieur Maurice Kouakou Bandaman, est consacré à plus de 10 pays africains francophones. C’est ici l’opportunité de voir l’Afrique unie autour de sa diversité littéraire et cela s’inscrit dans le prolongement de la vision diplomatique du chef de l’état congolais Denis Sassou N’Guesso, qui a toujours été animé d’une volonté de voir l’Afrique unie comme il l’exprime dans son ouvrage intitulé « *Parler vrai pour l’Afrique* ». Nous sommes aussi dans la même perspective avec le festival panafricain de musique (Fespam) qui se déroulera à Brazzaville du 8 au 15 juillet 2017.

DB. La Côte-d’Ivoire, pays chef de file de ce pavillon sera représentée par son ministre de la Culture et de la francophonie ; avez-vous prévu une séance de travail avec vos homologues comme cela fut le cas à la 23^e édition du Salon international de l’édition et du livre (Siel) de Casablanca ?
LCMM. Bien, évidemment, car j’estime que ce genre de rendez-vous est un cadre idéal d’échanges et de partage. Nous



essayerons de voir avec tous les acteurs impliqués dans la promotion de la littérature africaine des possibilités de reproduire cette expérience dans d’autres foires du livre à travers le monde. Nous devons mutualiser nos moyens comme le dit l’adage, « l’union fait la force ». C’est aussi l’opportunité de voir l’Afrique, malgré sa diversité, parler le même langage.

DB. Outre les activités liées au livre, en votre qualité du président du comité de direction du Fespam, avez-vous un plaidoyer à faire pour la onzième (11^e) édition de cet événement ?
LCMM. Effectivement, le Congo va abriter en juillet prochain à Brazzaville la onzième édition du festival panafricain de musique. Entre la littérature et la musique il n’y a qu’un pas. Le Salon du livre de Paris est un haut lieu approprié pour faire la promotion de cet événement. Nous profiterons de cette tribune consacrée à l’Afrique pour parler à tous ceux qui aiment et s’intéressent aux activités du continent. Nous rencontrerons aussi les médias, les artistes, les partenaires, et surtout, nous échangerons avec la diaspora.

DB. Vous avez participé tout récemment au festival panafricain du cinéma de Ouagadougou (Fespaco) ; quels ont été les temps forts de ce festival et quelle appréciation

faites-vous des cinéastes Congolais ?
LCMM. Nous avons en effet participé à la 25^e édition du festival panafricain du cinéma de Ouagadougou où le Congo a fait une apparition très remarquable avec six films dont deux dans la sélection officielle.

En outre, nous avons eu des entretiens et des séances de travail avec des partenaires internationaux qui sont prêts à œuvrer à nos côtés, tels que Canal + qui va lancer une vaste opération d’installation de salles de cinéma en Afrique ou encore les studios Orange qui vont aussi s’impliquer dans la promotion du cinéma africain. Je tiens à signaler que le gouvernement congolais renoue 29 ans après avec ce festival. C’est ici l’occasion de remercier le premier ministre, chef de gouvernement, monsieur Clément Mouamba qui a permis, malgré la crise, la présence du Congo à ce grand rendez-vous du cinéma panafricain.

*Propos recueillis par
Bruno Okokana*

LES DÉPÊCHES DE BRAZZAVILLE Les Dépêches de Brazzaville sont une publication de l'Agence d'Information d'Afrique centrale (ADIAC) Site Internet : www.brazzaville-adiac.com	(chef de service), Rosalie Bindika Service Sport : James Golden Eloué (chef de service), Rominique Nerplat Makaya	n°1430, commune de la Gombe / Kinshasa - RDC - Tél. (+243) 015 166 200	Diffusion Pointe-Noire : Bob Sorel Moundé Nongo	Émilie Moundako Éyala (chef de service), Eustel Chrispain Stevy Oba, Nely Carole Biantomba, Epiphanie Mozali
DIRECTION Directeur de la publication : Jean-Paul Pigasse Secrétariat : Raïssa Angombo	EDITION DU SAMEDI : Meryll Mezath (Rédactrice en chef), Durlly Emilia Gankama, Josiane Mambou Loukoula	MAQUETTE Eudes Banzouzi (chef de service) Cyriaque Brice Zoba, Mesmin Boussa, Stanislas Okassou, Jeff Tamaff.	TRAVAUX ET PROJETS TRANSVERES Directeur : Gérard Ebami Sala	Adresse : 84, bd Denis-Sassou-N'Guesso, immeuble Les Manguiers (Mpila), Brazzaville - République du Congo Tél. : (+242) 06 930 82 17
RÉDACTIONS Directeur des rédactions : Émile Gankama Assistante : Leslie Kanga Photothèque : Sandra Ignamout Secrétariat des rédactions : Clotilde Ibara, Jean Kodila Rewriting : Arnaud Bienvenu Zodialo, Norbert Biembédi, François Ansi	RÉDACTION DE POINTE-NOIRE Rédacteur en chef : Faustin Akono Lucie Prisca Condhet N'Zinga, Hervé Brice Mampouya, Charlem Léa Legnoki, Prosper Mabonzo, Séverin Ibara Commercial : Mélaïne Eta Bureau de Pointe-Noire : Av. Germain Bikoumat : Immeuble Les Palmiers (à côté de la Radio-Congo Pointe-Noire). Tél. (+242) 06 963 31 34	INTERNATIONAL Directrice : Bénédicte de Capèle Adjoint à la direction : Christian Balende Rédaction : Camille Delourme, Noël Ndong, Marie-Alfred Ngoma, Lucien Mpama, Dani Ndongidi.	INTENDANCE Directeur : Philippe Garcie Assistante : Sylvia Addhas	GALERIE CONGO BRAZZAVILLE Directrice : Lydie Pongault Chef de service : Maurin Jonathan Mobassi. Astrid Balimba, Magloire NZONZI B.
RÉDACTION DE BRAZZAVILLE Rédacteurs en chef : Guy-Gervais Kitina, Thierry Nougou Service Société : Parfait Wilfried Douniama (chef de service) Guillaume Ondzé, Fortuné Ibara, Lydie Gisèle Oko Service Politique : Roger Ngombé (chef de service), Jean Jacques Koubemba, Firmin Oyé Service Économie : Quentin Loubou, Fiacre Kombo, Lopelle Mboussa Gassia Service International : Nestor N'Gampoula (chef de service), Yvette Reine Nzaba, Josiane Mambou Loukoula, Rock Ngassakys Service Culture et arts : Bruno Okokana	RÉDACTION DE KINSHASA Directeur de l'Agence : Ange Pongault Chef d'agence : Nana Londole Rédacteur en chef : Jules Tambwe Itagali Coordonnateur : Alain Diasso Économie : Laurent Essolomwa, Gypsie Oïssa Société : Lucien Dianzenza, Aline Nzuzi Sports : Martin Enyimo Relations publiques : Adrienne Londole Service commercial : Stella Bope Comptabilité et administration : Lukombo Caisse : Blandine Kapinga Distribution et vente : Jean Lesly Goga Bureau de Kinshasa : Colonel Ebeya	ADMINISTRATION ET FINANCES Directrice : Lydie Pongault Secrétariat : Armelle Mounzeo Chef de service : Abira Kiobi Suivi des fournisseurs : Farel Mboko Comptabilisation des ventes, suivi des annonces : Wilson Gakosso Personnel et paie : Martial Mombongo Stocks : Arcade Bikondi Caisse principale : Sorrelle Oba	DIRECTION TECHNIQUE (INFORMATIQUE ET IMPRIMERIE) Directeur : Emmanuel Mbengué Assistante : Dina Dorcas Tsoumou Directeur adjoint : Guillaume Pigasse Assistante : Marlaine Angombo	Ont participé à ce numéro : Rose-Marie Bouboutou et Camille Delourme (coordination), Meryll Mezath, Bruno Okokana, Marie-Alfred Ngoma, Rosalie Bindika, Joss Doszen et Gangoueus Maquette : iOW et Séverine Coutaud. Photos : Camille Delourme, Jean Bedel Bango Ondongo et maisons d'éditions.
		PUBLICITÉ ET DIFFUSION Directeur : Charles Zodialo Assistante commerciale : Hortensia Olabouré Commercial Brazzaville : Rodrigue Ongagna, Mildred Moukenga Commercial Pointe-Noire : Mélaïne Eta Anto Diffusion de Brazzaville : Brice Tsébé, Irin Maouakani Diffusion Kinshasa : Adrienne Londole.	IMPRIMERIE Gestion des ressources humaines : Martial Mombongo Chef de service prépresse : Eudes Banzouzi Chef de production : François Diatoulou Mayola Gestion des stocks : Elvy Bombete Adresse : 84, bd Denis-Sassou-N'Guesso, immeuble Les Manguiers (Mpila), Brazzaville - République du Congo Tél. : (+242) 06 983 9227 / (+242) 05 629 1317 eMail : imp-bc@adiac-congo.com	ADIAC Agence d'Information d'Afrique centrale www.lesdepechesdebrazzaville.com Siège social : 84, bd Denis-Sassou-N'Guesso, immeuble Les Manguiers (Mpila), Brazzaville, République du Congo / Tél. : (+242) 05 532.01.09 Président : Jean-Paul Pigasse Directrice générale : Bénédicte de Capèle Secrétaire général : Ange Pongault
			INFORMATIQUE Directeur adjoint : Abdoul Kader Kouyate Narcisse Ofoulou Tsamaka (chef de service), Rively Gérard Ebami-Sala, Myck Mienet Mehdi, Mbenguét Okandzé	
			LIBRAIRIE BRAZZAVILLE Directrice : Lydie Pongault	

LETTRES DU CONGO



INTERVIEW

Emmanuel Dongala

« J'ai fait le tour des questions africaines »

Emmanuel Dongala a publié en janvier chez Actes Sud, « *La sonate à Bridgetower (Sonata mulattica)* ». Pour son dernier roman, l'écrivain congolais s'est extrait du terreau africain et du XX^e siècle pour offrir aux lecteurs une plongée dans l'Europe du siècle des « Lumières ».

Le récit, tiré d'une histoire vraie, de la brève amitié entre George Bridgetower, un jeune violoniste prodige mulâtre aujourd'hui tombé dans l'oubli, et Ludwig van Beethoven, est l'occasion en toile de fond d'aborder les débats scientifiques et philosophiques qui marquent la période des « Lumières » et de voir vivre l'élite noire et métisse qui évoluait dans les cours royales européennes.

Les Dépêches de Brazzaville : Pour ce sixième roman pourquoi avez-vous changé d'univers et vous êtes-vous plongé dans l'Europe des Lumières ?

Emmanuel Dongala : Tout simplement parce qu'en tant qu'écrivain, j'ai fait le tour des questions africaines. J'ai parlé de tout et puis je pensais qu'il était temps de faire autre chose.

LDB : Comment vous est venu l'inspiration pour ce roman ?

ED : J'ai lu « *La sonate à Kreutzer* » de l'écrivain russe Léon Tolstoï et c'est en me rappelant avoir entendu à la radio que cette pièce musicale de Beethoven avait été composée non pas pour le violoniste Rodolphe Kreutzer, qui d'ailleurs ne l'a jamais interprétée, mais pour un jeune violoniste prodige mulâtre, George Bridgetower, aujourd'hui oublié, que j'ai trouvé l'inspiration pour cet ouvrage.

LDB : Le personnage de votre roman, George Bridgetower, a été complètement oublié de

l'histoire, comment cela se fait-il ?

ED : Beethoven a brisé les canons de la sonate pour cette œuvre extrêmement complexe, impossible à jouer pour un violoniste amateur, qualifiée de « *terrorisme musical* » par la critique de l'époque. Mais suite à une dispute entre les deux hommes, le colérique Beethoven dédie sa sonate à un autre violoniste et c'est ainsi que George Bridgetower rate son passage à la postérité. Et puis c'est aussi parce qu'il a été un soliste de génie mais n'a pas laissé de composition écrite. Comme à l'époque il n'y avait pas de disques, tout a été perdu.

LDB : Il vous a fallu cinq ans pour écrire ce livre. Est-ce que cela est dû aux recherches que vous avez dû effectuer pour ce roman ?

ED : Oui c'est dû aux recherches. Je ne savais absolument rien sur ce nouveau sujet et donc cela m'a pris beaucoup de temps, beaucoup de recherches. J'ai pris des cours de musique pendant un an, je me suis rendu à Londres,

Vienne, Eisenstadt et Paris, et j'ai compulsé de nombreuses archives en tous genres. Il m'a également fallu retrouver le français parlé à l'époque de la Révolution de 1789 et éviter dans mon écriture le piège des anachronismes.

LDB : En tant qu'écrivain quel est votre sentiment au sujet de la cause des Noirs ?

ED : La cause noire est toujours un combat continu pour gagner sa dignité dans ce XXI^e siècle. Mais le combat des Noirs va de pair avec celui des femmes pour obtenir la place qu'elles doivent avoir dans la société, celui des pauvres pour sortir de la pauvreté. Le combat

du noir n'est pas séparé de toutes les autres luttes pour la liberté, la démocratie, la santé, l'éducation.

LDB : Pour votre prochain roman pensez-vous revenir à l'Afrique, votre sujet de prédilection ?

ED : Je ne peux pas préjuger. Les sujets viennent à un auteur par des voies mystérieuses. Je ne sais pas encore quel sera mon prochain sujet.

*Propos recueillis par
Rose-Marie Bouboutou*

FOCUS SUR...



Jussy Kiyindou

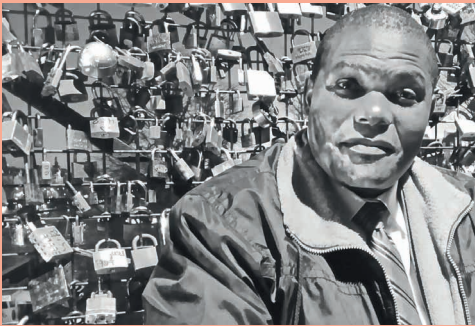
Jussy Kiyindou est un jeune écrivain originaire de Brazzaville. « *Quand tombent les lumières du crépuscule* » est son premier roman, publié chez Présence Africaine en mars dernier. Le sous-titre « *Journal d'un itinérant* » est particulièrement représentatif, le personnage principal est un jeune homme en pleine crise existentielle qui cherche sa voie, se questionne sur son avenir et chemine au gré des rencontres et des événements de la vie. Jussy Kiyindou livre un roman proche de l'autobiographie, la mort de son grand-père étant le moteur de l'écriture et le motif principal du livre.

Ce grand-père dont il était si proche, et qu'il n'avait pas revu depuis son arrivée en France, est décédé brutalement en 2009 au Congo. Il a alors ressenti le besoin de faire son deuil par l'écriture. La figure du grand-père est très présente à travers le récit, et avec celle-ci les souvenirs de l'enfance, les premiers émois, les ombres de la guerre civile. Jussy nous entraîne avec lui dans son errance, spatiale, entre le Congo et la France, temporelle, entre l'enfance et le présent, et personnelle, entre quête d'identité et recherche de repères. Un joli roman, sincère et écrit avec l'amour des mots et de la poésie (Jussy est un amoureux des lettres, il a fait des études de théâtre à la Sorbonne). Cet ouvrage est le premier volume d'une trilogie à venir.

Pauline Pétesch

Brin de poésie

« Que la lune fleurisse mon cœur d'affections incandescentes !
Que la lune refonde les perles de ma mémoire orageuse !
J'appartiens à la nuit dont les étoiles sont des totems
J'appartiens à l'esprit du fleuve rose (...)
J'appartiens à la civilité du tigre
Mon chant est un de lumière (...)
J'appartiens à la marche verte plus longue que le chemin
J'appartiens à toutes ces constellations d'humanisme
Qui serpentent les atolls des fraternités
J'appartiens aux âges qui viennent
J'appartiens aux normes du pleuvinement des lumières (...)... »



Avec ce poème, hommage à Aimé Césaire, le Congolais Huppert Malanda a été récompensé, le 1^{er} février, par le jury des prix de poésie de la Société des poètes français. Avec son recueil « *L'aube des insurrections perlières* », il

devient ainsi le premier récipiendaire de ce prix déjà prestigieux. « *L'aube des insurrections perlières* », sera publiée à compte d'éditeur par les éditions de la société des poètes Français.

LETTRES DU CONGO

Réflexion



Moi, livre, vieux ?

Chaque fois qu'une toute petite ou une grande lumière éclaire le chemin de la connaissance à travers la naissance d'un nouveau moyen de communication de masse, on apostrophe le livre : trop vieux, dépassé, inadapté, ennuyeux ! Des tas de réprimandes à ce - il est vrai - vieil ami qui, comme nul autre interlocuteur au monde se renouvelle au fil des ans.

Evidemment, le livre, il est vieux. Mais, ne devrait-on pas concéder que le vaste champ des savoirs, sur lequel il ne cesse de défricher son petit bonhomme de chemin depuis les temps anciens, est tout sauf né de la dernière pluie ? La preuve en est donnée une nouvelle fois, cette semaine, à Paris où se déroule le Salon du Livre.

Aujourd'hui, comme les années précédentes, le Salon du Livre est une rencontre en célébration de la production des idées par l'écrit. Il n'est pas le lieu de cuisiner les polémiques entre l'écrit et l'oral, non plus le moment de refuser de la place à la fulgurante pénétration du Web dans l'univers des outils de com.

Non, le livre est l'occasion d'observer à quel point le monde s'enrichit de ses propres talents, et comment par accumulation des richesses intellectuelles, il devrait être possible d'élargir la chaîne d'apprentissage autour de ce monde qui ne nous a jamais beaucoup donné que dans le foisonnement des cultures.

Le livre nous apprend perpétuellement que nous n'avons encore globalement rien appris. Il ne nous laisse aucune chance de nous tromper que si nous considérons que ce que nous apporte notre voisin compte peu, ou ne compte pas du tout. A vrai dire, tant que l'on vit, on devrait avoir à voir, à écouter et à lire.

Moi, livre, vieux ? Certainement pas, et vous voyez bien que chaque année, ici-même, à la Porte de Versailles, je suis plus jeune, et toujours aussi riche de mes titres, de mes textes, de mes feuilles, et de mes encres.

Gankama N'Siah

NOTE MUSICALE

Helmie Bellini transmet son souffle aux jeunes générations

Helmie Bellini, musicienne chanteuse congolaise connue dans le registre dit « jazz », animera un atelier d'éveil musical auprès du jeune public sur le stand Pavillon des lettres d'Afrique, intitulé «Samba et l'habit de lumière et autres historiettes musicales merveilleuses». Son premier album *Il était une voix*, (Sukali Productions, 2011) a reçu des critiques d'estime. Son nouveau projet musical Kongo Square fait le lien entre le Congo et Congo Square, la célèbre place de la ville de la Nouvelle Orléans, aux États-Unis, berceau du jazz.

Les Dépêches de Brazzaville : Pouvez-vous nous présenter votre univers et votre projet musical ?

Helmie Bellini : Pour me qualifier on parle souvent de « fusion ». Mon univers, ce sont des compositions originales mais également un ancrage dans des standards, comme on le fait dans la tradition jazz. Pour ce nouveau projet, j'ai plutôt préféré des musiciens et des compositeurs contemporains comme Miles Davis, Wayne Shorter, Marcus Miller et la regrettée Miriam Makeba. J'intègre également cette culture qui est mixte puisque congolaise d'origine et ayant grandi en Egypte, en France, où je vis actuellement, et au Congo. J'essaye encore de trouver mon identité musicale et vocale. Je fais avant tout une musique qui me ressemble en revenant au plus près des racines du jazz par le chant, les rythmes Kongos et autres rythmes Africains ancestraux.

LDB : Quel lien faites-vous entre musique et littérature ?

HB : Pour moi, il y a un lien important entre les deux. Au-delà de pouvoir vivre la musique, il faut pouvoir la partager. C'est là où le

langage et la parole rentrent en ligne de compte. Je dirai qu'en littérature on chante une autre musique, une musique sans son mais avec des mots. Des mots qui résonnent et nous touchent. Quand je fais des concerts, les gens aiment bien la musique mais également les paroles. Donc il ne faudrait pas trop séparer musique et littérature.

LDB : Votre projet musical fait référence à un épisode douloureux de l'histoire. Quelle importance donnez-vous à la transmission dans votre univers musical et dans votre projet artistique? H.B. : J'ai toujours l'impression que lorsque l'on parle du Jazz, on élude vraiment beaucoup la question historique de pourquoi et comment cette musique a pu naître. Il y a une histoire douloureuse derrière que l'on ne veut pas forcément mettre à jour parce que l'on se dit que c'est du passé. Sauf qu'il y a des histoires d'un passé beaucoup plus proche, dont on veut qu'il ne se reproduise plus, que l'on se permet de raconter aux enfants. Et c'est pareil pour moi avec Kongo Square. Il faut être capables d'accepter qu'il y a eu ces choses-



DiMiCoLoGy - Dimitri Louis

là et tout faire pour que cela ne se reproduise pas. Il faudrait également que l'on se rende compte que certains changements et bouleversements actuels sont aussi partis de ces hommes qui ont été déportés de toute l'Afrique et précisément, du Congo.

LDB : Quelle est votre actualité du moment ?

HB : La sortie de l'album Kongo Square. Tout a été enregistré, mixé et masterisé. Deux clips ont été réalisés au Congo, deux autres le seront peut-être en Occident, à Paris ou à Londres. Et je suis dans le travail de communication pour la sortie du projet.

*Propos recueillis par
Rose-Marie Bouboutou*

Retrouvez Helmie Bellini sur les réseaux sociaux : Page fan Facebook [helmiebellini](#) / Twitter&Instagram : [helmiebellini](#)

« Samba et l'habit de lumière et autres historiettes musicales merveilleuses », vendredi 25 mars, à partir de 10h30.

Helmie Bellini revient sous le nom de « Mama D. » à un autre de ses amours en musique : éveiller, transmettre. Découvrez un extrait de son projet « Samba et l'habit de lumière et autres historiettes musicales merveilleuses » qu'elle élabore pour les petites et grandes oreilles curieuses de s'éveiller aux merveilles de la musique au travers du chant, des rythmes et des mots. Un moment de partage familial et de bonheur garanti !

INTERVIEW

Les Éditions Cana, nouvel acteur de l'industrie du livre au Congo

Deux ans après leur création, les Editions Cana comptent une trentaine de titres révélés aux lecteurs dans tous types d'ouvrages non illustrés : romans, nouvelles, essais, mémoires, poésie, etc. Franck Cana, directeur de cet établissement immatriculé au Congo, présente sa maison d'édition et les pistes d'évolution pour l'édition africaine.



Les Dépêches de Brazzaville: Quelle est la genèse des Editions Cana ?

Franck Cana : Les Editions Cana sont venues combler un vide et ont répondu aux besoins des amoureux de belles lettres, tant en Europe qu'en Afrique. Elles ont été créées en 2015, avec une pensée particulière pour le Congo et sa diaspora en quête permanente d'éditeurs. Leur immatriculation est faite au Congo Brazzaville et un bureau en guise de représentation est ouvert en France.

LDB : Quel bilan tirez-vous

après deux ans d'existence ?

FC : Le bilan est positif. En effet, la qualité de notre travail a fini par être reconnue par les auteurs et les lecteurs. Les éditions Cana comptent une trentaine de publications à ce jour. Parmi nos auteurs, il y a des gens de divers origines et horizons. A l'instar du Togolais Ayi Hillah, de la Française Laetitia Gand, de la Portugaise Silvia Bandas, de la Camerounaise Samba Saphir ou encore des Congolais Obambe Gakosso, Dieudonné Niangouna, Maxime N'Debeka et Gaetan Ngoua. Nos livres sont en vente en France, par internet et chez l'éditeur. Au début de cette année 2017, notre structure a ouvert «La librairie et Éditions Cana» à Brazzaville au Congo, dans la rue Charles Ebina (hôtel Saphir), à coté de l'ambassade de France au centre ville. Nos livres y sont également en vente et le dernier qui vient de paraître est intitulé : « *Aujourd'hui prépare demain* », d'Anguios Nganguia Engambé.

LDB : Quels sont les principaux

défis auxquels sont confrontés les éditeurs africains ?

FC : Les principales difficultés rencontrées par notre corporation sont d'ordres financiers et matériels. Les coûts de production des ouvrages deviennent de plus en plus élevés alors que leur achat par le public n'est pas assuré. Par ailleurs, la présence d'un matériel fiable et moderne sur place, nous permettrait de produire le livre au Congo et non plus en Europe. Cela aura, entre autres pour avantage, une plus grande participation de notre part dans l'activité économique du pays, avec à la clef la création indéniable de plusieurs emplois et une baisse significative du prix du livre au Congo. Et en ce qui concerne ce dernier, les éditions Cana vendent leurs ouvrages à un prix qui prend en compte le pouvoir d'achat du citoyen. Oui, tous nos livres vendus sur place au Congo coûtent 5000 ou 7000 Francs CFA (ndlr: entre 8 et 11 euros).

LDB : Que pensez-vous des pistes de solution que

représentent l'édition numérique et l'impression à la demande ? Peuvent-elles constituer l'avenir de l'édition africaine ?

FC : Nous devons savoir compter sur le numérique qui est de notre époque. C'est la raison pour laquelle, au niveau des éditions Cana, sous la houlette du directeur adjoint, Monsieur Maha Lee Cassy, tous les ouvrages sont numérisés et mis en vente sur notre site.

À ce sujet, notre maison d'édition a parlé du livre numérique tout en l'exposant lors du salon Livre Paris de l'année dernière. Le livre numérique, qui coûte moins cher que le livre papier, est donc une solution pour les petites bourses. Enfin, l'impression à la demande pourrait limiter considérablement les pertes financières dans la profession.

*Propos recueillis par
Rose-Marie Bouboutou et
Marie-Alfred Ngoma*

www.leseditionskana.com

LETTRES DU NIGERIA



TRIBUNE

Le Nigéria littéraire :
entre frustration et admiration du littéraire francophone

Je suis, assurément, un jaloux, un aigri et un mauvais coucheur. Quand il s’agit d’évoquer le livre nigérian. Je suis systématiquement du côté des pourfendeurs de cette littérature tellement sa toute puissance, son hégémonie en Afrique me rend envieux. Voyez donc.

Voyez donc le paysage littéraire mondial. Quasi systématiquement, les œuvres, les auteurs, qui prennent la lumière pour le compte de l’Afrique sont anglo-saxons et, surtout nigériens. Alors l’auteur africain en langue française que je suis tente de regimber, de contester la pertinence d’un tel leadership.

Oui, après tout, le Nigéria bénéficie d’une population de cent million d’âmes parmi lesquels, encore heureux (!), il est facile de se dégoter deux ou trois auteurs de qualité. Il est, après tout, facile d’exhumer de ce magma humain des Wole Soyinka à qui attribuer le prix Nobel, un Ken Saro-Wiwa en martyr de l’engagement politique pour le peuple, un Ben Okri pour qui le mot « folie » dans l’imaginaire prend tout son sens (« La route de la faim »... quelle magie !), ou une Buchi Emecheta pour qui trois œuvres (« La dot », quel livre, mes aïeux, quel livre !), parmi tant, ont suffi à la mettre au panthéon des écrivains. C’est trop facile quand on est aussi nombreux !

Il n’y a aucun mérite, dit le désireux que je suis, à jouer d’un marché dynamique de cent millions d’habitants, en plus de l’espace entier du Commonwealth, en consommateurs de ces auteurs qui osent, en plus, nous produire des œuvres majeurs ! Il était impossible que le succès passe à côté d’un « Hibiscus pourpre » de la magnifique Chimamanda Ngozi Adichie. Quelle splendeur que ce « Le meilleur reste à venir » de Sefi Atta ! Et le Prix Nébula qui rend hommage à l’imaginaire puissant d’une Nnedi Okafor (« Qui a peur de la mort ? ») souligne la passion nigérienne pour la fiction.

Les hommes, challengés par de si talentueuses femmes, ne sont non plus pas en reste. La malice d’un « Ma Mercedes est plus grosse que la tienne » de Nkem Nwankwo est un délice. Le Caine Prize d’un Helon Habila

souligne la poésie magistrale dans l’écriture d’un « En attendant un ange », et le succès de « La drôle d’histoire du soldat Banana » ne se doit qu’à la narration, à hurler de rire, du génial Biyi Bandele-Thomas.

Bref, le leadership du Nigéria m’agace. Il m’agace quand il s’entête à nous sortir des Teju Cole et son « Open city » baladeur dans les rues de New-York. Ce Nigéria qui me fait lire, entre amour et haine à Lagos, « La fille du roi araignée » de Chibundu Onuzo, et surtout ce Nigéria qui m’a fait connaître, sur le tard, l’incomparable Chinua Achebé et « Le monde s’effondre » (« Tout s’effondre », Actes Sud). Chinua Achebé, l’auteur ultime à lire, relire et à enseigner dans toutes les écoles.

La littérature Nigérienne m’agace et me fait peur. Elle me frustre car elle est tellement au zénith de la qualité que l’on a l’impression que nous, pauvres auteurs en français, n’arriverons jamais à atteindre ces cimes. La littérature nigérienne nous oblige à nous challenger à des niveaux stratosphériques. Elle nous pousse dans nos retranchements, nous invite à soupeser chaque mot, à considérer chaque tournure, à re-phraser chaque envolée lyrique, à scruter chaque fil narratif.

En fait, plutôt que de colère, je dois me l’avouer, la littérature nigérienne me fait du bien. La lecture de ses écrivains de grand talent nous enseigne sur eux, sur le Nigéria mais surtout sur nous-même. Le Nigéria est la locomotive de la littérature en Afrique subsaharienne et, plutôt que d’aigreur, ceci devrait nous réjouir, nous devrions sauter de joie et dévorer ces livres jusqu’à plus soif. Car avoir une locomotive de cette qualité, c’est l’assurance que la littérature africaine roule sur les bons rails sur un chemin parsemé de chef-d’œuvres vers un avenir éblouissant de succès.

Joss Doszen

PORTRAIT

Wole Soyinka, premier lauréat noir
du Prix Nobel de littérature

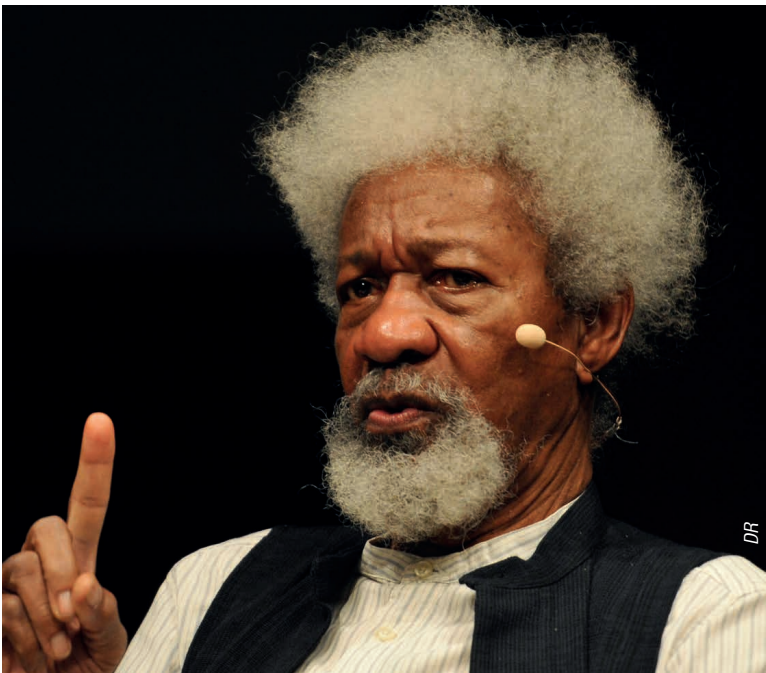
Il sera sans contestation l’une des têtes d’affiche de cette 36^e édition du Salon du Livre de Paris, rebaptisé Livre Paris : le Nigérian Wole Soyinka. Prix Nobel de littérature en 1986, il est l’une des grandes plumes du continent africain. Dramaturge, poète, essayiste et romancier, il a tutoyé, avec talent, tous les exercices de l’écriture (roman, théâtre, poésie, essai et autobiographie). Si son succès est planétaire, son inspiration est africaine et au fil de ses œuvres, le natif d’Abeokuta présente

l’image d’une « Afrique plurielle » aux prises avec elle-même. Universitaire engagé, Wole Soyinka est aussi et surtout un militant politique. Partisan de l’indépendance du Biafra, il est emprisonné entre 1967 et 1969. En 1994, il est condamné à mort par le régime de Sani Abacha et part en exil. En 2010, il fonde son parti politique, le Front démocratique pour une fédération des peuples. Eternel insoumis, il s’est récemment distingué en déchirant sa carte verte

pour protester contre l’élection de Donald Trump. Ecrivain de grand talent, c’est ainsi un personnage charismatique qui participera à un tête-à-tête avec Sophie Eboué, samedi à 14h45.

« Un signe de Sagesse,
c’est le désir de
s’instruire même
auprès des enfants »

Le Lion et La Perle, p.66 - Wole Soyinka



VISITEZ LE MUSEE GALERIE
DU BASSIN DU CONGO

de LUNDI
à VENDREDI (9h-17h)
et SAMEDI (9h-13h)

Expositions et projections

SCULPTURES **PEINTURES**
CÉRAMIQUES **MUSIQUE**

L'art dans sa **Généralité,**
de la **Tradition**
à la **Modernité**

Musée
du Bassin du Congo

galerie CONGO

Situé sur 84 Boulevard Denis Sassou Nguesso
immeuble les manguiers (Mpila)
dans l'enceinte des Dépêches de Brazzaville

Le Nigeria,
pays invité

Géant d’Afrique aux niveaux démographique, géographique et culturel, le Nigeria est le pays invité du Pavillon des Lettres d’Afrique. Une passerelle symbolique entre les littératures francophone et anglophone du continent.

LETTRES DU BÉNIN



Landry Sossoumihen « Racines d'amertume »

Par Gangoueus, Réassi Ouabonzi

de travail de Vandji Sannou, sa cellule familiale et la communauté africaine de Cherbourg. De manière cyclique, on visite ces trois terrains. Le premier espace nous renvoie à la série *Urgences*, série américaine popularisée par Georges Cloney dans les années 90 et 2000. L'écriture porte les stigmates du propos de l'écrivain-médecin qui oublie que son lecteur ne comprend pas forcément son langage technique.

Pourtant, Sossoumihen n'est pas hautain dans son approche et d'une certaine manière, il familiarise au métier d'urgentiste le lecteur qui découvre cet univers par-dessus son épaule d'écrivain. Il œuvre avec un sens de l'éthique et il vit son emploi avec passion rassurante. Il jouit de la puissance technique et de l'organisation rodée des urgences en Normandie pour pratiquer sa science. Le combat constant et acharné contre la mort, personnifiée, les ressources dont il dispose, sont au cœur de la narration.

Comme toutes les séries télévisées « médicales », « *Racines d'amertume* » nous donne une vision extrêmement rassurante, angélique de l'exercice tant que le terrain de la pratique est la France. A l'abandon des rêves, en particulier celui du retour au bercail après son internat, Vandji trouve un argumentaire solide, construit au fil des ans : condition de travail, études des enfants, acquisition de biens matériels, etc.

Le couple, lieu de questionnement et de préservation

Nayline, épouse de Vandji est la gardienne du temple. De manière assez surprenante, elle est la principale partisane d'un retour au pays, lieu d'expression du rêve

fondateur de ce couple. Elle impose un refus de toute forme de compromission à son mari. De manière très travaillée, Landry Sossoumihen pousse cette réflexion par le biais de ce couple qui se délite.

La place de la foi dans la préservation de l'intégrité des choix fondamentaux interpelle. Ce deuxième terrain nous donne l'intériorité des personnages. Les motivations réelles de ceux qui ont émigré sont mises à nue. Nayline n'hésite pas à défier tous ces intellectuels africains exilés à Cherbourg qui portent haut, dans leurs rencontres, leur amertume à l'endroit des pratiques et des dirigeants de leur pays d'origine. L'interpellation de Nayline fait écho à celle plus haineuse d'un patient désespéré et particulièrement facho.

« Il était là debout, les yeux en ignition et le regard assombri. De sa bouche consumée par les fumerolles de la haine, il exérait Vandji. Les mots jaillissaient tel un volcan crachant des larves d'un feu à l'odeur putride. Ils écorchèrent sa peau et transpercèrent son cœur. Un silence lourd se fit entendre soudainement chargé de violence et de l'opprobre de propos qui finalement ne semblaient pas si dénués de sens que cela, pensa Vandji. « Médecin-au-rabais », « médecin-esclave », « médecin ramasseur-de-miettes », voilà autant de qualificatifs qui pouvaient parfaitement décrire ce qu'il était : n'était-ce pas ce que disait le point 10 ? »

p.269 *Racines d'amertume*, Mon Petit Editeur

Pour terminer

Je n'ai pas abordé le dernier terrain d'observation. Il est le point d'achèvement des interrogations de Vandji.

Je laisse aux lecteurs et lectrices le soin de découvrir ce développement de Landry Sossoumihen. Ce roman est passionnant. Il se lit aisément malgré les envolées médicales de l'auteur. Personnellement, en utilisant le portrait du médecin béninois qui, il y a quelques années, incarnait dans certains discours populistes en France, ces élites africaines refusant le retour dans leurs pays respectifs, Sossoumihen aborde le sujet dans toute sa complexité et dans toute sa violence : l'entre-deux culturel et la complexité du retour. Il révèle l'exploitation des médecins ayant obtenu des diplômes hors de France, avec toute l'hypocrisie du système. Mais, je m'arrête là. Les amertumes sont profondes. Il faut en traiter les racines.

www.monpetitediteur.com/racines-d-amertume

Landry Sossoumihen, *Racines d'amertumes*
Mon petit éditeur, première parution en 2016,
267 pages

Par Gangoueus, Réassi Ouabonzi, blogueur congolais. Sur son portail *Chez Gangoueus* (gangoueus.blogspot.fr), il chronique les livres qu'il aime et partage ses notes de lecture avec ses lecteurs. Dans ce numéro spécial *Pavillon des Lettres d'Afrique*, Gangoueus livre quelques-uns de ses coups de cœur.

LETTRES DU GABON

INTERVIEW

Eric Joël Bekalé

« Le dynamisme de la langue française et sa résistance face aux autres langues, telles que l'anglais et le mandarin, sont dus aux Africains »

Les Dépêches de Brazzaville : L'édition 2017 Livre Paris innove avec la mise en place d'un stand estampillé « Pavillon des Lettres d'Afrique » à l'image du Salon de Genève. Que pensez-vous de cette initiative ?

Eric Joël Bekalé : C'est une très bonne initiative. Pendant trop longtemps l'Afrique, vaste continent dont une moitié est francophone, a manqué d'espace au Salon du Livre de Paris pour exposer et faire connaître ses littératures. À l'époque, les écrivains africains se retrouvaient dans un petit stand que leur réservait le ministère des Affaires Étrangères, avec leurs frères et sœurs des Caraïbes. Ainsi installés, nous n'y avions pas de véritable visibilité ni de fréquentation. Grand fut notre bonheur lorsque, en 2010, à l'occasion des cinquantièmes des indépendances des ex-colonies Africaines de la France,

le gouvernement de la République du Congo prit l'initiative de créer un grand espace consacré aux livres et auteurs du Bassin du Congo. Ce fut une révolution car, assez vite, cet espace a dépassé les frontières de l'Afrique Centrale pour devenir celui de l'Afrique toute entière. Dans le monde francophone, les Africains sont les plus nombreux : le dynamisme de la langue française et sa résistance face aux autres langues, telles que l'anglais et le mandarin, sont dus aux Africains. Ses littératures et ses auteurs sont de plus en plus connus à travers le monde. Nombre d'entre eux sont primés en France, aux États-Unis et ailleurs. C'est devenu une « littérature monde ». Alors oui, je salue et félicite ceux qui ont pensé et réalisé ce stand. Mais comprenons bien. Avant de se faire connaître en France, il serait peut-être bien que les écrivains africains soient d'abord lus et connus chez eux, dans

leurs pays en Afrique. Ce n'est toujours pas le cas actuellement. Il nous manque des librairies et des bibliothèques. L'organisation d'un grand Salon du Livre dans un pays africain viendrait peut-être booster notre industrie du livre naissante. Le problème est posé. Aux gouvernements d'y apporter une réponse...

LDB : Quelle est votre grille de lecture pour la littérature gabonaise ?

EJB : La littérature gabonaise a tardé à décoller car, malgré une littérature orale abondante, diversifiée et riche, très peu de publications venaient la confirmer. C'est seulement dans les années 70 que les premières œuvres d'auteurs ont été éditées. Le mouvement a connu un premier boom dans les années 90. Depuis lors, les gabonais ne cessent plus de publier. Nous comptons

actuellement près de 200 écrivains pour plus de 1000 publications. C'est un grand bond en avant. L'Union des Écrivains Gabonais (UDEG), dont je suis le président, œuvre à la promotion de la littérature gabonaise aussi bien au plan national qu'international. Chaque fois que possible, le gouvernement nous aide dans nos actions. Toutefois, nous continuons à déplorer le manque de bibliothèque et de soutien à l'édition. Nonobstant cela, on peut considérer que la littérature gabonaise se porte bien.

LDB : Comment envisagez-vous l'avenir de la littérature gabonaise en tant que président des écrivains gabonais ?

EJB : La littérature gabonaise a le vent en poupe ces temps-ci. Sa production est abondante et certains de ses écrivains

commencent à s'installer véritablement. Je pourrais citer, entre autres, Bessora, Jean Divassa, Janis Otsiemi, Sylvie Ntsame, Nadia Origo et moi-même, par exemple. Nous enregistrons une dizaine de maisons d'éditions nationales et une librairie dont les propriétaires sont des Gabonais. De plus en plus, certains d'entre nous sont invités dans les grands Salons du Livre internationaux, ce qui est le signe de sa vitalité. Je suis donc plutôt optimiste : la littérature gabonaise a de beaux jours devant elle. Elle est le reflet de notre diversité culturelle. Dans les prochaines années, c'est d'elle dont on parlera partout.

Propos recueillis par Marie-Alfred Ngoma



LETTRES DU SÉNÉGAL

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

« Marianne porte plainte ! »
de Fatou Diome paru chez Flammarion

Adepte de la conception de « Citoyen du monde », Fatou Diome s’interroge sur le concept d’identité nationale, sur la place qu’elle occupe dans le débat politique, sur les excès de ses défenseurs, mais aussi sur l’instrumentalisation de la laïcité. Elle met en avant l’éducation, pilier crucial pour la construction d’une nouvelle identité nationale.



Dans les colonnes de l’*Humanité Dimanche*, l’auteure affirmait en 2015 ce qui suit : « *L’humanité. C’est là où j’habite. C’est ma carte d’identité la plus complète. Je veux abolir les frontières, les étiquettes et les tiroirs : littérature-féminine-francophone-africaine-subsaharienne-post-coloniale...* ». Entre autres, la romancière au parcours de combattante avait annoncé la parution d’un livre sur l’identité nationale, thème régalien qui occupe une place centrale dans la campagne présidentielle.

Fatou Diome dénonce les excès de ses défenseurs, qui ruinent la cohésion sociale, fondement de notre République. À trop encenser les racines locales, les uns oublient que les migrations sont au cœur de la marche de l’Histoire. À trop instrumentaliser la laïcité, les autres réveillent de vieux accents inquisiteurs.

Quand le « *Eux et nous* » oriente le discours, c’est la victoire des amalgames et dans son sillage du rejet et de la haine de l’autre qui se dessine. Au lieu de dresser les uns contre les autres, les pompiers qui se font aujourd’hui pyromanes devraient définir les modalités d’un destin collectif.

Dans une magnifique ode à la France, mère patrie adoptive prenant aujourd’hui des allures de marâtre,

Fatou Diome s’interroge sur ce que pourrait être une identité nationale ciment de la République, appuyé sur un pilier crucial, l’éducation, seule capable de libérer des tiroirs identitaires et d’affirmer l’appartenance commune au genre humain.

Née en 1968 à Niodior, une île de pêcheurs du Sénégal, de parents âgés de 18 ans, Fatou Diome est le fruit d’une union illégitime. Elle ambitionne d’être professeur de français. Elle va à l’université de Dakar. En 1994, elle arrive en France, suivant l’homme qu’elle aime et a épousé. Rejetée par sa belle-famille, elle divorce et poursuit ses études à l’université de Strasbourg.

En 2001, Fatou publie un recueil de nouvelles, « *la Préférence nationale* ». Elle connaît la consécration, dès 2003, avec son premier roman, « *le Ventre de l’Atlantique* », traduit dans plus de 20 langues.

« *Je n’étais pas une femme de ménage devenue écrivain, j’étais une étudiante qui faisait des petits boulots* », répond-elle à ceux qui veulent faire de son parcours un conte de fées.

Marie-Alfred Ngoma

DANS L’ŒIL DE « GANGQUEUS »



Un homme s’est suicidé. Leib Kane. Il est... Il fut un pianiste talentueux. Au conservatoire de musique, le regard que portait sur lui certains de ses professeurs était annonciateur d’une perle, d’un artiste talentueux en devenir. C’est une étudiante, une journaliste, une amante allemande, Eliane Hass, qui raconte le jeune homme. Elle raconte ses derniers jours aussi à Rokhaya, la soeur de Leib. Elle parle en particulier de Golda Kane, la mère de Leib et de Rokhaya. C’est dans le cadre d’un travail sur Golda qu’elle rencontre Leib.

Il s’agit d’un texte avec plusieurs voix dont celles d’Eliane Hass, de Leib, les interventions de Rokhaya et en arrière-plan la figure terrifiante de Golda. Quand on lit certains romans de Mamadou Mahmoud N’Dongo, la figure castratrice d’un parent trop imposant est récurrente. Il est intéressant d’observer sous quelle forme elle va s’exprimer. Golda Kane est une éminente pédopsychiatre qui expérimente sur ses enfants de nouvelles approches « éducatives ». Il est très difficile de ne pas penser à Françoise Dolto et son fils Carlos. Toutefois Leib a plus de contenance, plus de talent et malheureusement moins d’ouverture au monde que Carlos. Ce livre raconte avant tout un processus d’auto-destruction. Une mécanique programmée de longue date que ce personnage qui aurait pu devenir un prodige de la musique contemporaine, finit par exécuter dans sa forme la plus morbide.

Gangqueus

COUP D’ŒIL

Gestuaire, paru en octobre 2016 chez Gallimard dans la Collection Blanche, est le troisième recueil poétique de Sylvie Kandé. « *Je me suis rendue compte en écrivant que beaucoup de mon travail tournait autour du geste. Il me semble que les gestes sont au carrefour de plusieurs dimensions : l’intime, le théâtral...* », explique Sylvie Kandé. « *Dans Gestuaire, j’ai voulu parler de la manière dont les gestes jalonnent un parcours de vie, gestes eux-mêmes chargés de signification historique* », précise-t-elle.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE



« L’Appel de la lune »,
premier roman
de l’essayiste
Tidiane N’Diaye

Après de nombreux essais remarquables, dont *Le Génocide voilé* (Gallimard-Continents noirs) qui lui valu le Prix Renaudot en 2008, l’anthropologue et économiste Tidiane N’Diaye a publié en janvier dernier son premier roman *L’appel de la lune*, chez Gallimard-Continents Noirs. Son ouvrage met

en scène l’histoire d’amour entre Isiban, princesse zouloue, et Marc Jaubert, vigneron Afrikaner descendant de huguenots français, dans l’Afrique du Sud de la fin du XIX^e siècle, marquée par le racisme de la « politique indigène » mise en place par les colons anglais. Sous le voile de la narration

de cette idylle, Tidiane N’Diaye raconte la résistance héroïque du peuple zoulou face au colon britannique, les rivalités politiques entre les Boers et les Anglais, et dénonce l’accaparement des terres par les Européens ainsi que l’aliénation culturelle.

Rose-Marie Bouboutou

COUP DE PROJECTEUR

Aminata Diop Johnson :
« Le but est d’organiser un grand festival du livre en Afrique »

Après avoir assuré la coordination du Stand Livres et auteurs du Bassin du Congo sur le Salon du livre de 2010 à 2016, Aminata Diop Johnson est désormais fondatrice et directrice du Pavillon des Lettres d’Afrique. Loin d’être une fin en soi, le fait pour les auteurs africains d’avoir une vitrine à Paris constitue selon elle un prélude à l’organisation d’un grand festival du livre en Afrique.



Les Dépêches de Brazzaville : Après Livres et auteurs du Bassin du Congo, le Pavillon des Lettres d’Afrique, un stand panafricain. Est-ce que cela va dans le sens d’une Afrique mieux représentée ?

ADJ : La suite logique des choses c’était que l’on s’agrandisse avec la volonté toujours de fédérer, rassembler et mutualiser afin de créer des synergies. C’est pour cela que nous avons contacté les pays. Pour cette première édition, nous sommes restés sur l’Afrique francophone, avec une introduction anglophone puisque le Nigéria est le pays à l’honneur. Mais l’idée c’est d’agrandir petit à petit et de fédérer demain un maximum de pays. Sachant que les pays anglophones ont déjà, eux, leurs grands événements littéraires et sont plus visibles que les pays de langue française.

LDB : Pourquoi ce thème « Lire et écrire l’Afrique » ?

ADJ : Parce que ce sont deux choses essentielles. « *Lire* », c’est l’alphabétisation. Sans cette dernière, sans l’éducation, les enfants n’ont pas accès au livre. « *Écrire* », cela représente tous ces auteurs qui expriment à travers leur écriture toute la diversité et la richesse du continent.

LDB : Vous avez justement voulu faire de la jeunesse un axe thématique majeur du Pavillon. En quoi était-ce une donnée essentielle ?

ADJ : Il suffit de lire la phrase qui sera estampillée sur l’espace jeunesse : « *L’Afrique de demain sera ce que nous aurons fait de sa jeunesse aujourd’hui* ». Cette phrase traduit le fait que c’est aujourd’hui qu’il faut préparer, former, alphabétiser et éduquer la jeunesse pour lui permettre

demain de prendre en main son destin et de s’inscrire dans le monde. La culture est toujours le parent pauvre des politiques gouvernementales mais on se rend compte aujourd’hui que sans culture, sans éducation, sans alphabétisation, il est impossible de rendre un pays émergent. La jeunesse, c’est l’Afrique de demain.

LDB : Pourquoi cet espace d’expression des auteurs africains à Paris ?

ADJ : Il y a une table ronde qui est essentielle qui s’appelle : « *Après le Fespam, le Fespaco, à quand un festival littéraire en Afrique ?* » [*NDLR : Samedi 25 mars, 18h30-19h30]. Être visible sur Paris est juste la première pierre posée. Le but est de pouvoir, dans les années à venir, organiser un grand festival du livre en Afrique.

Propos recueillis par
Rose-Marie Bouboutou



PAVILLON DES Lettres d'Afrique

SALON LIVRE PARIS - 24-27 MARS 2017 - PARIS PORTE DE VERSAILLES

CAMEROUN

TCHAD

BURKINA FASO

GUINÉE

GABON

BÉNIN

CÔTE D'IVOIRE

TOGO

CONGO-BRAZZAVILLE

MADAGASCAR

SÉNÉGAL

NIGÉRIA

« Lire et écrire l'Afrique »

Vendredi 24 mars, ouverture au public de 10h à 20h

11h00-12h00 : Ces femmes en lutte pour l'Afrique

L'Afrique est en butte à de nombreux défis. L'engagement des femmes dans les transformations sociales du continent est largement souligné. Celles qui se battent dans l'espace intellectuel font l'objet de moins d'attention. Cette table ronde mettra l'accent sur leur importante contribution dans ce domaine. Avec : **Véronique Tadjou, Gopal Dagnogo, Tanella Boni, Sonia Houenoude Couao-Zotti** Modérateur : **Héridel Ntema**

12h00 – 12h30 : En tête-à-tête avec Mbougar Sarr

Mbougar Sarr est incontestablement la révélation de la littérature africaine de ces dernières années. En 2014, il publie son premier roman *Terre Ceinte* (Présence Africaine) qui obtient le Prix Ahmadou Kourouma et le Prix du Roman Métis. Jeune prodige, son écriture et sa pensée font déjà preuve d'une étonnante maturité pour cet homme de 25 ans qui en plus de son activité d'écriture et de critique littéraire, travaille à une thèse de doctorat en littérature à l'EHESS. Ce sont les multiples dimensions de cet écrivain prometteur que cet entretien mettra en lumière.

Modération : Felwine Sarr

12h30-13h30 : Nouvelles voix, nouvelles plumes

La littérature africaine est dominée par des figures tutélaires qui l'ont faite rayonner et ont inscrit ses imaginaires dans le paysage des lettres mondiales. Une nouvelle génération s'affirme, signale son esthétique et sa présence créatrice avec force. Elle est porteuse de promesse d'un renouveau.

Avec : **Yacine Bodian (Les Bois de Béssir, éd. L'Harmattan-Sénégal, Sophie Yap Libock (La Sonnette d'alarme, éd. L'Harmattan-Cameroun), Guy Alexandre Sounda (Confessions d'une sardine sans tête)**

13h30 -14h00 : En tête-à-tête avec Sami Tchak

Sami Tchak est un auteur togolais vivant en France. Depuis quelques années, il poursuit une œuvre romanesque exigeante. Auteur de romans dont les imaginaires s'ancrent dans des géographies lointaines, son dernier essai *La Couleur de l'écrivain* (éd. La Cheminante) est une réflexion sur l'acte d'écrire et les positionnements de l'écrivain.

14h00-15h00 : Comment financer l'émergence africaine ?

La question du financement de la transformation structurelle des économies africaines et des différents plans d'émergence des États africains est au cœur de l'actualité. Cette table ronde réunira des économistes et banquiers de renom autour de cet enjeu.

Avec : **Kako Nukukpo et des représentants de l'AFD, d'Ecobank et de BGFI** Modérateur : **Lucien Pambou**

15h-16h : Présence africaine, panafricanisme culturel et politique

Figure marquante du mouvement de la Négritude, Alioune Diop a fondé en 1947 *Présence Africaine*, une revue panafricaine où s'expriment aussi bien Césaire, Senghor que Sartre et Camus et qui vise à rendre à l'homme noir sa dignité en l'engageant dans un

processus de décolonisation politique, culturelle et intellectuelle. Soixante-dix ans plus tard, que reste-t-il du rêve du panafricanisme culturelle et politique de ses fondateurs ?

Avec : **Christiane Diop (directrice de Présence Africaine), Souleymane Bachir Diagne (directeur de la collection « La philosophie en toutes lettres » - Présence africaine), Romuald Fonkoua (rédacteur en chef de la revue Présence Africaine), Mahamadou Lamine Sagna (Cornell West, une pensée rebelle, éd. karan)** Modération : **Christian Eboulé**

16h00-17h : Présentation du Prix des 5 continents

Créé en 2001 par l'Organisation internationale de la Francophonie, le Prix des cinq continents consacre un texte de fiction narratif (roman, récit, nouvelles) d'un écrivain témoignant d'une expérience culturelle spécifique enrichissant la langue française.

Modération : Felwine Sarr

17h : Remise du Prix des 5 Continents par la Secrétaire Générale de l'OIF à la lauréate Fawzia Zouari

Romancière et journaliste franco-tunisienne, Fawzia Zouari reçoit le prix des Cinq continents de la Francophonie pour *Le Corps de ma mère* (éd. Joëlle Losfeld, 2016), un récit exutoire dans lequel elle narre les souffrances que sa mère a dû endurer dans une société patriarcale sans concession.

17h30-18h30 : Conakry Capitale Mondiale des Lettres 2017 de l'Unesco

En Guinée comme dans beaucoup de pays d'Afrique subsaharienne, le livre est un enjeu fondamental. Cette table ronde reviendra sur les enjeux de cette désignation, ses raisons, ainsi que l'impact attendu sur l'éducation, la culture et la chaîne du livre en Guinée.

18h30-19h30 : Poétiques urbaines : quand les villes inspirent les écrivains

Lagos, Pointe-Noire, Abidjan... des villes carrefours où s'entrecroisent les croyances anciennes et les rêves de demain, où se font et se défont les destinées, où les résistances font preuve d'imagination. Des villes qui nourrissent les imaginaires des romanciers, inspirent les photographes, où s'écrivent l'Afrique contemporaine.

Avec : **Leye Adenle (Lagos Lady, éditions Métailié), Alain Mabanckou (Le monde est mon langage, éd. Grasset), Kaidin-Monique Le Houelleur (Venez'y voir - la Côte d'Ivoire), Ahmet Guissé, (42 rue Augustin Moreau, éd. L'Harmattan-Sénégal)**

Samedi 25 mars ouverture au public de 10h à 20h

10h15 – 11h00 : Nouvelles voix, nouvelles plumes

La littérature africaine est dominée par des figures tutélaires qui l'ont faite rayonner et ont inscrit ses imaginaires dans le paysage des lettres mondiales. Une nouvelle génération s'affirme, signale son esthétique et sa présence créatrice avec force. Elle est porteuse de promesse d'un renouveau.

Avec : **Habib Dakpogan, (PV salle 6, Stars édition), Virginie Awe (Le Silence de la Tombe, éd. Cana), Néhémy Pierre-Dahomey (Rapatriés, éd. Seuil), Mahmoud Soumaré (Les Marcheurs de Bougreville, éd. Les classiques ivoiriens)** Modération : **Franck Cana**

11h00 – 11h45 : La vie romanesque des musiciens

Un père chanteur à succès au Cameroun dans les années 1980, romancier, journaliste, qui consacre sa vie à la défense du patrimoine musical africain. Un violoniste métis exceptionnel ami de Beethoven, qui brille dans les cours royales européennes du XVIIIe siècle... Voilà une formidable matière à écriture qu'investissent avec talent et générosité Kidi Bebey et Emmanuel Dongala.

Avec : **Kidi Bebey (Mon royaume pour une guitare, éd. Michel Lafon) & Emmanuel Dongala (La Sonate à Bridgetower, éd. Actes Sud)** Modération : **Séverine Kodjo-Grandvaux**

11h45– 12h45 : Littérature et condition féminine

Comment faire des luttes émancipatrices des femmes des œuvres littéraires ? Et allier esthétique et engagement ?

Avec : **Julienne Salvat (Camille, Récits d'hier et d'aujourd'hui, Ibis Rouge Éditions), Ndeye Fatou Kane (Le Malheur de vivre, L'Harmattan), Tina Ngai (Alma Mater, éd. Les Arcanes Ngai), Berthrand Nguyen Matoko (Alban, Édilivres)** Modération : **Dominique Loubao**

12h45 – 13h45 : Les scènes intellectuelles africaines

En 2016, la médiatisation du Colloque « Penser l'Afrique » orchestré par Alain Mabanckou au Collège de France et celle des Ateliers de la pensée organisée par Felwine Sarr et Achille Mbembe à Dakar et à Saint-Louis auront permis de prendre conscience de la vitalité et de la diversité de la pensée africaine. S'inscrivant dans cette dynamique, le Pavillon des Lettres d'Afrique donne la parole à celles et ceux qui, sur le continent, se battent au quotidien pour que s'expriment les énergies créatrices et mettent au cœur de leur travail une pensée libératrice.

Avec : **Felwine Sarr (co-fondateur des Ateliers de la pensée de Dakar), Alain Mabanckou (chaire de création artistique 2015-2016 au Collège de France), Etienne Minoungou (président des Récréâtrales), Marilyn Douala Manga Bell (directrice du centre culturel Doual'art), Tanella Boni (Université de Cocody-Abidjan)** Modération : **Séverine Kodjo-Grandvaux**

13h45 – 14h45 : L'heure du crime a sonné

Corruption, magie noire, trafic d'organes, prostitution, franc-maçonnerie... tous les éléments sont réunis pour faire des polars des enquêtes sociologiques sur les maux qui minent les sociétés africaines.

Avec : **Leye Adenle (Lagos Lady, éd. Métailié), Florent Couao-Zotti (La Traque de la musaraigne, éd. Jigal), Johary Ravaloson (Vol à vif, éd. Dodo vol)** Modération : **Dominique Loubao**

14h45 – 15h30 : En tête à tête avec Wole Soyinka

Prix Nobel de littérature en 1986, Wole Soyinka n'a rien perdu de sa verve ni de son engagement. Auteur de romans, de récits autobiographiques, et de théâtre, Wole Soyinka dessine une œuvre universelle à la croisée des univers yoruba et anglo-saxons.

Modération : Sophie Ekoue

15H30-16H15 : Diasporas, Citoyenneté et Intégration

La diaspora africaine représente la 6e région d'Afrique et assure une présence africaine déterritorialisée dans le monde. Celle-ci soulève des questions liées à la citoyenneté et à la reconnaissance des droits des individus d'ascendance africaine dans les pays d'accueil, mais également des questions liées à leur apport et contribution cognitive et culturelle, aussi bien dans leurs nouveaux espaces d'établissements que dans leurs pays d'origine.

Avec : **Martial Ze Belinga, Catherine Coquery-Vidrovitch**

Modération : Aley Moussa

16h15 – 17h15 : Quand nos enfants ne rêvent plus... ou le péril terroriste

Quand nos enfants se sentent rejetés par leur propre société, stigmatisés par celle des autres et ne parviennent plus à s'inscrire dans un avenir radieux, ils deviennent alors les proies d'un mal qui étend toujours un peu plus ses tentacules et promet un paradis dangereux. Est-ce par manque de rêve, par envie d'un autre monde, par recherche d'aventure et d'exhalation des sensations et des émotions qu'un quotidien morose a détruites, que nos enfants s'en vont à la mort, prêts à répandre autour d'eux la terreur avec leurs frères et leurs sœurs de Boko Haram ou d'Al-Qaïda ? Que font les institutions régionales pour assurer la paix et la sécurité nécessaire à la libre-circulation des peuples ?

Avec : **Leïla Sebbar (L'Orient est rouge, éd. Elyzad), Gaston Kelman (Contre la nuit des ombres, les plumes de la colère, éd. AfricAvenir), Fouad Laroui (Ce vain combat que tu livres au monde, éd. Julliard, sous réserve), Wole Soyinka** Modération : **Gladys Marivat**

17h15 – 18h00 : En tête à tête avec Tierno Mone-nembo

Plume discrète mais non moins majeure de la littérature africaine, Tierno Monenembo dessine une œuvre solide explorant l'histoire et les géographies d'une Afrique qui se conjugue au pluriel, entre Cuba, Alger et Conakry. Ses personnages, héroïques ou résilients, font de la liberté une arme précieuse à préserver ou à conquérir dont un monde hostile.

Modération : Philippe Ngamou

18h – 18h30 : En tête à tête avec Fatou Diome

Autour de son dernier essai, Marianne porte plainte ! (éd. Flammarion), l'auteure s'interroge sur le concept d'identité nationale, sur la place qu'elle occupe dans le débat politique, sur les excès de ses défenseurs, mais aussi sur l'instrumentalisation de la laïcité. Elle met en avant l'éducation, pilier cruciale pour la construction d'une nouvelle identité nationale.

Modération : Elizabeth Tchoungui

18h30 – 19h30 : À quand le festival africain du livre ?

Aujourd'hui le cinéma, la musique, l'art et le théâtre bénéficient d'une belle exposition et d'espaces consacrés sur le continent. À chaque discipline son grand rendez-vous. Ce n'est pas le cas pour le livre et la littérature africaine. La naissance du Pavillon des Lettres d'Afrique peut-elle être la première pierre posée pour la création d'un festival du livre africain sur le continent ?

Avec les directeurs du livre des délégations africaines



PAVILLON DES Lettres d'Afrique

SALON LIVRE PARIS - 24-27 MARS 2017 - PARIS PORTE DE VERSAILLES

www.lettresdafrique.com

Dimanche 26 mars, ouverture au public de 10h à 19h

10h30 – 11h30 : Écrire et traduire en langues africaines

Une littérature africaine est-elle une littérature écrite en langue africaine ? Le français et l'anglais sont-ils devenus dans langues africaines ? Si depuis une quarantaine d'années, des écrivains comme le Kényan Ngugi Wa Thiong'o ou le Sénégalais Boubacar Boris Diop ont fait le choix d'écrire dans leurs langues maternelles, faut-il aller plus loin et développer des littératures africaines en traduisant des œuvres du patrimoine mondial. Quels sont les enjeux d'une telle démarche et à qui s'adressent ces ouvrages écrits ou traduits en wolof, pulaar, swahili... ?

Avec : Laure Leroy, Souleymane Bachir Diagne, Wole Soyinka

Modération : Yvan Amar

11h30 – 12h30 : Comment les écrivains transforment le deuil

Qui sommes-nous ? Le savons-nous réellement avant que nos parents ne meurent ? La période de deuil peut être propice à une profonde réflexion sur soi, sur les siens et sur ce que nous aspirons réellement à être. Véronique Tadjo, Patrick Chamoiseau, Abdellah Taïa, trois écritures qui explorent différentes réalités historiques et sociales à partir de la disparition de la figure paternelle ou maternelle.

Avec : Patrick Chamoiseau (*La Matière de l'absence*, éd. Seuil), Véronique Tadjo (*Loin de mon père*, éd. Actes Sud), Abdellah Taïa (*Celui qui est digne d'être aimé*, éd. du Seuil), Jussy Kiyindou (*Quand tombent les lumières du crépuscule*, éd. Présence africaine)

Modération : Felwine Sarr

12h30 – 13h30 : Décoloniser la pensée, les imaginaires et les arts

Très faible et trop rare présence d'acteurs non blancs sur les planches des théâtres français, un modèle artistique hégémonique où les afrodescendants peinent à être visibles et à dire une histoire autre, à écrire une esthétique différente en dehors de lieux et de temps spécifiques, absence de philosophie africaine dans les universités françaises où les concepts demeurent occidentalo-centrés, comme si seul le savoir produit au Nord pouvait avoir de l'importance... À l'heure des tentations de repli identitaire, n'est-il pas temps de comprendre qu'une partie de notre culture et de nos savoirs sont les héritiers d'une idéologie façonnée par notre passé et notre expérience esclavagiste et coloniale. Et s'il fallait décoloniser la pensée et les imaginaires afin de construire un monde en partage ?

Avec : Yala Kisukidi (*Bergson ou l'humanité créatrice*, éd. CNRS), Eva Doumbia (*Anges Félées*, éd. Vents d'ailleurs, membre du collectif Décoloniser les arts), Qudus Onikeku (chorégraphe), Séverine Kodjo-Grandvaux (*Philosophies africaines*, éd. Présence africaine)

Modération : Christian Tortel

13h30 – 14h30 : Nouvelles voix, nouvelles plumes : Quand les artistes deviennent romanciers

Blick Bassy, Gaël Faye, Mahamat-Saleh Haroun... des artistes qui commettent leur premier roman. Avec brio et panache ! Les écritures musicale, cinématographique et romanesque sont-elles si différentes que cela ?

Avec : Blick Bassy (*Moabi cinema*, éd. Gallimard), Gaël Faye (*Petit Pays*, éd. Grasset), Mahamat-Saleh Haroun (*Djibril ou les ombres portées*, éd. Gallimard)

Modération : Soro Solo

14h30 – 15h : En tête à tête avec Abdellah Taïa

Figure de proue d'une nouvelle littérature marocaine, lauréat du prix de Flore en 2010, Abdellah Taïa se définit comme « un écrivain marocain homosexuel ». Dans son œuvre, l'intime, le social et le politique s'entremêlent. Il y est question de l'hypocrisie d'une société chérifienne où la sexualité est taboue et l'homosexualité interdite depuis la colonisation. Une interdiction et une condamnation morale entretenues aujourd'hui davantage par le politique que le religieux, selon le romancier.

Modération : Christian Tortel

15h – 15h30 : En tête à tête avec Maurice Banda-man

Modération : Venance Konan

15h30-16h30 : Les migrations

La question des migrations est devenu un enjeu fondamental de notre siècle (crise des migrants...). Dans un contexte mondial marqué par la montée des nationalismes et la tentation du repli identitaire, quelle réponse apporter à ce phénomène aussi vieux que l'histoire de l'humanité ?

Avec : Fatou Diome (*Le Ventre de l'Atlantique*, LGF), Nathalie M'Dela-Mounier (*Les Désenfantées*, éd. taama), Sylvie Brunel

Modération : Valérie Marin La Meslée

16h30 – 17h00 : En tête à tête avec Emmanuel Dongala

Avec *La Sonate à Bridgetower*, son dernier roman, Emmanuel Dongala délaisse pour la première fois les terres africaines pour s'aventurer au cœur de l'aristocratie européenne du XVIII^e siècle et revient sur le destin extraordinaire d'un violoniste métis, élève de Haydn et pour qui Beethoven composa originellement la fameuse Sonate pour violon et piano n°9, plus connue sous le nom de Sonate à Kreutzer. L'occasion pour le romancier de lui rendre hommage ainsi qu'à toute une génération de Noirs et de métis qui ont su briller dans une Europe esclavagiste, à l'image du Chevalier de Saint-George, compositeur et chef d'orchestre proche de Marie-Antoinette, d'Angelo Soliman qui dirigea la loge maçonnique à laquelle appartenait Mozart, ou encore de Dumas, général de l'armée française sous la Révolution qui eut plus de 10 000 hommes sous ses ordres et père de l'auteur des Trois Mousquetaires.

Modération : Elizabeth Tchoungui

17h00 – 18h00 : Seuls les poètes désirent l'indicible « comme un soleil à vivre »

C'est à partir de cette belle citation de Patrick Chamoiseau que le Pavillon des Lettres d'Afrique vous invite à voyager en compagnie de quelques poètes d'Afrique et d'ailleurs, et de vous emmener là où la poésie est selon René Char une ascension furieuse, un jeu des berges arides, un conservateur des infinis visages du vivant.

Avec : Patrick Chamoiseau (*Frères migrants. Déclaration des poètes*), Kouam Tawa, Souleymane Diamanka, Laurent Gaudé (*De sang et de lumière*, éd. Actes sud), Nimrod (*120 nuances d'Afrique*, éd. Bruno Doucey)

Modération : Christian Tortel

18h00 – 19h00 : Slam

Pour qui douterait encore que le Slam est de la poésie proférée et qu'elle relève d'un genre majeur, cette table ronde avec Souleymane Diamanka, Gaël Faye et Capitaine Alexandre achèvera de convaincre les plus sceptiques de la puissance de la force évocatrice du verbe et du souffle poétique des mots lorsqu'ils sont maniés avec sensibilité et talent

Avec : Diamanka, Harmonie Dodé Byll Catarya, Marc Alexandre Oho Bambe, Gaël Faye, Mehdi Krüger

Modération : Soro Solo

Lundi 27 mars, ouverture réservée aux professionnels de 9h à 13h, au public de 13h à 19h

9h30 – 10h30 : Le choix des éditeurs africains

Que publier quand on a une maison d'édition en Afrique ? Quelle littérature choisit-on de promouvoir ? Et à quel public s'adresse-t-on ?

Avec : Marie-Agathe Amoikon (éd. Eburnie), Alexandre Kum (Afric'avenir), Abdoulaye Fodé Dione (éd. Abis), éd. Hémar

10h30 – 11h30 : Promouvoir la littérature africaine et les éditeurs africains en Europe

Parler de littérature africaine en évitant les obstacles exotiques et les chemins tracés d'avance. Surprendre les lecteurs européens en leur présentant les textes des auteurs africains dans leurs singularités et leur universalité. Donner à voir, à lire et à penser... Quelles sont les préoccupations qui animent les passeurs de mots ?

Avec : Michel Le Bris (Etonnants voyageurs), Pascale Kramer (Salon africain du livre de Genève), Bernard Magnier (Actes Sud), Sandrine Giraud (Librairie)

Modération : Philippe Ngamou

11h30 – 12h30 : Vers une littérature 2.0

Le digital et internet peuvent-ils aider à la promotion des littératures d'Afrique ou sont-ils davantage un leurre ? Quel lectorat a accès au numérique ? Et quelle littérature africaine trouve-t-on via ses nouveaux médias ? Comment les professionnels du livre s'approprient à relever les défis du numérique ?

Modération : Gangoueus

12h30-13h30 : Éducation/ Alphabétisation/ Nouvelle approche de la lecture

Les enjeux de l'alphabétisation et de l'éducation demeurent cruciaux sur le continent africain. Vu le contexte éditorial continental, quelles sont les nouvelles approches de la lecture qui peuvent être envisagées pour apporter des réponses innovantes à cette problématique majeure pour relever les défis éducationnels aussi bien en termes d'accès au livre que de contenus.

Avec : Rokhaya Diawara (Collection Bouba & Zaza), Aïssatou Cissé (responsable Éducation et formation de la Fondation Children of Africa), Cheikh Keïta (ambassadeur de Conakry capitale mondiale du livre), Anatole Collinet Makosso (ministre congolais de l'Enseignement primaire, secondaire et de l'alphabétisation)

Modération : Jean Dumonteil

13h30 – 14h30 : « L'art africain contemporain », au-delà de l'effet de mode, le rôle des musées et des fondations en Afrique pour la promotion des artistes

L'art africain a le vent en poupe. De multiples espaces culturels, notamment internationaux lui offre une belle surface d'exposition (expositions, festivals, biennales d'art...). Quel rôle jouent les fondations et les institutions culturelles africaines pour promouvoir les artistes sur le continent et rapprocher leur œuvre du public africain ?

Avec : Hamidou Sall (directeur général de la Fondation Georges Arthur Forest), Lydie Pongault (directrice du musée-galerie du Bassin du Congo), Marie-Cécile Zinsou (directrice générale de la fondation Zinsou), Matthias Leridon (Président de la Fondation African Artists for Development)

Modération : Elizabeth Tchoungui

14h30-15h00 : En tête-à-tête avec Tidiane Ndiaye

15h-16h : Existe-t-il une esthétique féminine dans la littérature ?

La question de l'existence d'une spécificité de la littérature féminine indépendante des thématiques abordées a régulièrement nourri la controverse chez les critiques littéraires. Existe-t-il une esthétique proprement féminine dans la littérature, est-identifiable ? Si tel était le cas, quelles en seraient les raisons.

Avec : Hemley Boum (*Les Maquisards*, éd. La Cheminante, sous réserve), Charline Effah (*N'Être*, éd. La Cheminante), Tierno Monénembo, Bessora (à confirmer)

16h00 – 17h00 : Identités plurielles et racisme en France

Être d'ici et d'ailleurs. Tout à la fois. Entièrement. Sans chercher à renier une part de soi. Assumer sa double, sa triple culture. Et si le métissage n'était pas seulement une histoire de couleur de peau ? Mais de rencontre assumée et vécue pleinement ? Comment le défendre dans une société française où la tentation extrémiste est de plus en plus grande ?

Avec : Henri Lopes (*Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois*, éd. Gallimard), Khalid Lyamlahy (*Un roman étranger*, éd. Présence africaine),

Modération : Elizabeth Tchoungui

17h-18h : Le digital en Afrique, les 5 sauts numériques

Le constat est sans appel. Sur fond de forte progression de la téléphonie mobile, du déploiement progressif du haut débit et de l'émergence d'une multitude de startups, l'Afrique innove à grande vitesse avec des usages inédits des TIC et des solutions au quotidien totalement révolutionnaires souvent en avance sur le reste du monde. Ces cinq sauts originaux, aussi appelés « leapfrogs », ont touché tous les pans de l'économie africaine : les télécoms, les services financiers mobiles, l'e-commerce, l'e-gouvernement et l'économie des plateformes collaboratives. Le digital en Afrique serait-t-il le lieu du grand saut technologique et de la réponse aux défis de l'heure ?

Avec : Jean-Michel Huet (associé chez BearingPoint), Etienne Giros (Président Délégué du CIAN), un représentant de la Direction Numérique de l'OIF, Maguette Mbow (entrepreneur et enseignant en innovation et transformation digitales)

Cameroun : quête d'identité et émigration inspirent les auteurs

Les auteurs originaires du Cameroun ont livré depuis l'an dernier nombre d'ouvrages de qualité. Petit florilège.

L'émigration est le thème de « *Voici venir les rêveurs* » de l'écrivaine anglophone **Imbolo Mbue** paru en août 2016 chez Belfond. D'abord publié en anglais, le roman relate l'histoire d'une famille camerounaise qui émigre à New-York aux Etats-Unis peu avant la crise des « subprimes ». En situation irrégulière, les parents Jonga vont trouver un emploi dans la famille d'un banquier aisé de Lehman Brothers. Les deux familles vont nouer des liens de complicité avant d'être frappés chacun à leur niveau par la crise économique. Un roman sur le choc des cultures, les désenchantements de l'exil et les mirages de l'intégration, narré avec humour et émotion. Le roman d'Imbolo Mbue était très attendu avant même sa sortie car la prestigieuse maison d'édition Penguin Random House a acheté les droits du manuscrit pour la coquette somme d'un million de dollars en 2014.



Imbolo Mbue

Gaston-Paul Effa a publié le mois dernier, « *Le miraculé de Saint-Pierre* » chez Gallimard-Continents Noirs. L'écriture lumineuse de Gaston-Paul Effa y déroule la destinée étonnante de Louis-Auguste Cyparis, appelé « *le Miraculé de Saint-Pierre* », seul survivant de l'éruption de la montagne Pelée du 8 mai 1902. Le roman alternant chapitres sur l'histoire de Cyparis, de sa petite enfance à sa mort, et chapitres relatant les échanges à bâtons rompus entre Séraphine, une lectrice, et Gaston-Paul Effa, jette un jour neuf sur l'histoire des Caraïbes, de l'Afrique et, au-delà, de tous les opprimés.



Gaston-Paul Effa

Gaston Kelman a publié chez L'Archipel en avril dernier, « *La France, pays de race blanche... vraiment ?* ». L'essayiste y revient sur la phrase de l'eurodéputée Nadine Morano qui déclarait le 26 septembre 2015, sur le plateau de l'émission télé de Laurent Ruquier « *On n'est pas couché* », que « *la France est un pays de race blanche, dans lequel on accueille aussi des personnes étrangères* ». Gaston Kelman qui se revendique de la Bourgogne, choqué par ces propos, a voulu prendre la parole pour présenter la France qu'il aime et dans lequel il se reconnaît.



Gaston Kelman

Les mélomanes connaissent également bien **Blick Bassy**, Lauréat du Grand prix littéraire d'Afrique noire pour l'année 2016 remis par l'ADELF (Association des écrivains de langue française), pour son roman « *Le Moabi cinéma* », publié chez Gallimard-Continents Noirs en mai 2016. Le chanteur-musicien camerounais y raconte une jeunesse camerounaise qui n'est pas la plus défavorisée.

Mingri son personnage est d'une famille plutôt aisée, avec un père bigame, catho presque intégriste et commissaire de police. Le livre commence par le récit d'une jeunesse dans les quartiers périphériques, les quatre cent coups de jeunes aux personnalités bien tranchées et charismatiques, jusqu'à l'évènement qui va précipiter la narration. La découverte d'un arbre qui « *diffuse des images de la vie en Europe* » est l'occasion pour l'auteur de nous présenter une galerie de personnages plus ou moins haut en couleur et dont les désirs ne tournent qu'autour d'une chose : l'émigration en occident. Le Moabi, cet arbre à images, est censé montré à ceux qui sont sur place, au Cameroun, que l'occident ne mérite pas les fantasmes, ni les vies, que l'Afrique lui accorde. Le livre reflète cette envie de démystifier et démythifier l'occident pour ceux qui sont sur place.

DANS L'ŒIL DE « GANGQUEUS »

« Confidences » : Un livre pas extraordinaire, mais dont la voix propose une bonne voie de réflexion (...)

« *Confidences* » est le troisième roman de Max Lobe, publié en 2016, aux éditions Zoe. En effet, l'écho de sa voix est la reconstitution et la transmission de la conscience historique aux jeunes générations Camerounaises, qui ignorent, pour avoir été lobotomisées systématiquement, l'histoire de l'indépendance de leur pays.

« *C'est un tonton qui m'a présenté à un autre tonton qui (...) m'a présenté à papa Makon. C'est papa Makon qui a décidé de m'emmener voir sa vieille mère, Mâ Maliga* ». C'est un Max Lobe déterminé à tirer du gouffre des ténèbres l'histoire de l'indépendance du Cameroun qui va à la rencontre de la captivante Mâ Maliga, dont l'écho de la voix est empreint de l'odeur d'une autre époque, pour se renseigner sur le passé floue de sa terre de départ : le Cameroun. C'est donc au rythme de la douce ivresse

gouvernée par le matango, le vin de palme, que la voluptueuse vieille dame livre à Max Lobe, qui l'écoute attentivement, son témoignage plein d'humour et de sarcasme sur le mouvement de l'indépendance au Cameroun à travers l'itinéraire du parcours existentiel, la vie, de son pourfendeur Ruben Um Nyobe dit Mpodol.

Derrière la voix de Mâ Maliga, l'auteur exprime cette volonté ferme de reconstituer la vraie histoire du peuple Camerounais, longtemps muselé et lobotomisé, à travers la mémoire des anciens, afin que les jeunes générations se mettent à jour et qu'elles cessent d'ingurgiter et de ruminer l'histoire écrite par la main du colon, et dont plusieurs pages ont été laissées, consciemment, vierges.

Max Lobe, sous le label d'une parlure, en mode au Cameroun, qui résulterait de la proximité entre les langues maternelles camerounaises et la langue française, le « *camerounisme* » notamment, nous livre une intrigue hilarante à l'ombre de laquelle se terre une ironie sournoise et frénétique. De fait, la manière d'écriture de l'auteur serait le poteau-mitan pour dédramatiser cet épisode peu connu et peu jovial de l'histoire du mouvement de l'indépendance au Cameroun. Autrement dit, ladite manière d'écriture serait, également, le moyen de

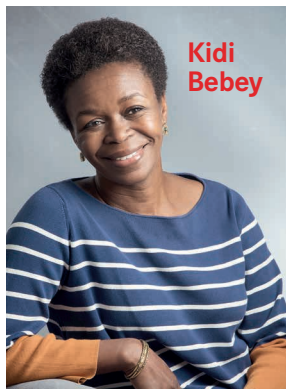
Capitaine Alexandre, alias Marc Alexandre Oho Bambe, slameur et écrivain camerounais résidant en France, a publié en août 2016 « *Résidents de la République* » chez La Cheminante / Harlem Renaissance. L'essai est également une réflexion sur un fait d'actualité mais ce sont les attentats tragiques de 2015 en France qui ont inspiré l'auteur. Il livre une réflexion sur l'histoire commune française, l'apprentissage et l'exercice de la citoyenneté. Marc Alexandre Oho Bambe a été honoré en décembre 2015 par l'Académie française qui lui a décerné le Prix Paul Verlaine pour son recueil « *Le Chant des possibles* », édité également à La Cheminante.



Capitaine Alexandre

Kidi Bebey, fille du célèbre musicien Francis Bebey, a publié chez Michel Lafon en août 2016, « *Mon royaume pour une guitare* », un très bel hommage à la figure paternelle, à la vie familiale en générale. Kidi Bebey nous offre un récit tendre et rempli d'amour, avec des clins d'œil historique, de cette vie de français venu d'Afrique dans les années 60-80 et surtout, en fond d'écran, l'histoire difficile des moments d'indépendance du Cameroun.

La vie en France est, il est vrai, celle d'Africain privilégiés vivant dans le 15^e arrondissement de Paris (Francis Bebey est alors fonctionnaire international de l'ONU), mais Kidi Bebey montre tout de même le racisme de l'époque, et surtout la communauté intellectuelle qui existe en ces temps-là. Si les parents vivent dans le fantasme du « retour chez nous », déjà, on voit que la notion de « chez nous » n'est plus du tout la même pour Kidi et ses sœurs et frères.



Kidi Bebey



Léonara Miano signe « *Crépuscule du tourment* » et « *Crépuscule du tourment 2* » parus chez Grasset en août 2016 et en mars 2017. Crépuscule du tourment est un roman choral dans lequel quatre femmes d'un pays jamais nommé, s'adressent successivement au même homme : sa mère, l'amante qu'il a quittée, la compagne qui partage sa vie et sa sœur.

Elles lui confient leur intimité et leur sexualité. Leurs histoires s'entremêlent et la petite histoire se mêle à la grande histoire de la colonisation. « *Crépuscule du tourment 2* », donne la voix à cette femme Amok qui revient au pays après des années passées à l'étranger, afin d'élever son fils dans un environnement préservé du racisme. Ce retour ravive d'amers souvenirs, des conflits familiaux, l'inconfort d'une appartenance sociale mal assumée. Amok redoute de ressembler à son père. Victime d'un accident de voiture qui le laisse semi-conscient : c'est par l'esprit qu'il traverse ses gouffres intérieurs, revisite son histoire intime et ses blessures secrètes. Il s'agira pour lui de s'accepter pour être en mesure de transformer son lourd héritage.



ramer à contre-courant des puristes de la langue française en mettant en évidence son caractère instable et agrégatif. Mieux, qu'elle varierait en fonction du biotope où elle est usitée, et, parfois, selon le niveau de scolarisation des populations.

Ce roman, proche sur le plan stylistique de « *Le cimetière des bacheliers* » de François Nkeme, s'inscrit dans la même catégorie thématique que l'œuvre de Hemley Boum, « *Les maquisards* », qui retrace, aussi, l'histoire du mouvement de l'indépendance au Cameroun mais sous une forme plus romancée et standard.

« *Confidences* » se pose, in fine, comme un livre pas extraordinaire, mais dont la voix propose une bonne voie de réflexion au lecteur sur l'entretien de sa mémoire historique...À lire !

Une chronique de Nkul Beti, Département de français, Université de Yaoundé I.

LETTRES DE GUINÉE

FOCUS

« Bled » de Tierno Monenembo, « un éloge à l’Algérie »

« Bled », le douzième roman de l’écrivain guinéen Tierno Monénembo, de son vrai nom Tierno Saïdou Diallo, paru au Seuil en octobre 2016, se déroule dans l’Algérie rurale des années 1980. L’auteur a vécu et travaillé dans ce pays comme enseignant à cette même période.



Le bled c’est Aïn Guesma, le village natal de Zoubida, l’héroïne du roman, née dans un milieu traditionnel. La narratrice raconte son histoire à Alfred un Camerounais, ancien combattant indépendantiste de la guerre d’Algérie, échoué à Aïn Guesma. Hassan, le père de Zoubida est très attaché aux valeurs anciennes notamment depuis qu’il a rencontré en prison un cheikh venu du Moyen-Orient qui va l’initier à l’intégrisme.

Par l’intermédiaire d’Alfred, Zoubida va faire la connaissance de Loïc, un jeune Français né aussi à Aïn Guesma et revenu au bled pour n’avoir pas supporté la vie en France. Séduite puis abandonnée par Loïc, dont elle tombe enceinte, Zoubida est chassée du village avec son enfant.

« Bled » est l’aventure de cette jeune fille qui lutte pour survivre, qui se bat pour son enfant, qui lutte pour avoir accès à la liberté. Sa fuite la mène de son village à un bordel dont elle finira par assassi-

ner Mounir, le tenancier, puis auprès du personnage d’Arsane, l’homme qui lui apprend à lire, l’ouvre à la littérature et auprès duquel elle découvre finalement l’amour.

Le roman décrit une période cruciale de l’histoire de l’Algérie, les années 1980, pendant lesquelles le pays était en transition politique. Dans le roman, se profile déjà la tentation islamiste qui plongera l’Algérie dans les années noires de la décennie 1990.

Tierno Monenembo revient aussi sur la colonisation française à travers l’histoire de Hassan, père de son héroïne. Dans un entretien au *Point*, Tierno Monénembo affirme que son roman est aussi un hommage à l’écrivain algérien Kateb Yacine. « Kateb Yacine (est) un écrivain qui m’inspire beaucoup, raconte-t-il. J’ai d’ailleurs eu la chance de le rencontrer en Algérie. Selon moi, Nedjma est l’un des plus grands romans du siècle. Je le lis et

relis constamment. Nedjma est l’étoile, mais c’est aussi la Femme et l’Algérie. Ma Nedjma à moi, je l’ai appelée Zoubida. Je fais aussi indirectement référence à un aspect tragique de la vie de Kateb Yacine, le fait que sa mère se soit suicidée en se jetant dans un brasier. L’un des personnages de Bled, une femme aussi, choisit la même mort ».

Tierno Monénembo a obtenu le Prix Renaudot en 2008 pour le roman *Le Roi de Kahel*. Il est également lauréat du Grand Prix littéraire d’Afrique Noire avec *Les Écailles du ciel*, et du Prix Amadou-Kourouma pour *Le Terroriste noir*.

Tierno Monénembo a été nommé ambassadeur de l’événement annuel *Conakry, capitale mondiale du Livre 2017*.

Rose-Marie Bouboutou

Conakry, capitale mondiale du livre en 2017

La capitale de la République de Guinée, Conakry, a été nommée Capitale mondiale du livre pour l’année 2017 par un Comité international d’experts de l’Unesco.

Le comité de sélection a souhaité distinguer Conakry « à la lumière de la qualité et la diversité de son programme » en particulier « pour l’attention accordée à l’implication des communautés » ainsi que « pour son budget maîtrisé et ses objectifs de développement qui mettent l’accent sur les jeunes et l’alphabétisation ». « Les livres, l’apprentissage et la lecture sont essentiels à la vie. Le fort investissement de la République de

Guinée dans la promotion des livres et de l’alphabétisation témoigne d’une vision claire de la culture et de l’éducation en tant que moteurs du développement, et l’UNESCO est déterminée à soutenir ces efforts », a salué Irina Bokova, la directrice générale de l’Unesco, lors de la désignation de Conakry.

Chaque année, l’UNESCO et les trois organisations professionnelles internationales de l’industrie du livre -

l’Union internationale des éditeurs (IPA), la Fédération internationale des libraires (IBF) et la Fédération internationale des associations et institutions des bibliothécaires (IFLA) désignent la Capitale mondiale du livre pour une période d’un an. L’année commence le 23 avril à l’occasion de la Journée mondiale du livre et du droit d’auteur. Un lancement jumelé avec les 72 heures du livre de Conakry, qui célébrera sa 9^e édition. Les principaux

acteurs du livre se rassembleront afin de promouvoir et célébrer les livres et la lecture durant les 12 mois suivants. Conakry est la dix-septième ville à être désignée Capitale mondiale du livre après Madrid (2001), Alexandrie (2002), New Delhi (2003), Anvers (2004), Montréal (2005), Turin (2006), Bogota (2007), Amsterdam (2008), Beyrouth (2009), Ljubljana (2010), Buenos Aires (2011), Erevan (2012),

Bangkok (2013), Port Harcourt (2014), Incheon (2015) et Wrocław (2016). La ville d’Athènes prendra le relais en 2018.

Info@conakrycapitalemondialedu-livre.com
www.conakrycapitalemondialedu-livre.com



LETTRES DE MADAGASCAR



Histoire de l’ossature de la littérature malgache avec Thierry Sinda

Thierry Sinda est le fils du célèbre poète congolais Martial Sinda. Il est aussi docteur en littérature et sciences humaines. En 1987, il fut professeur de lettres à l’École française de Majunga à Madagascar. C’est à cette période qu’il a découvert la littérature malgache dont il est aujourd’hui un fin connaisseur. Il est l’auteur de l’*Anthologie des poèmes d’amour des Afriques et d’Ailleurs* (Orphie, 2013) où Jacques Rabémananjara et une pléiade de jeunes poètes malgaches tiennent une place de choix. Rencontre avec Thierry Sinda.

Pouvez-vous nous dire quand est apparue la littérature malgache ?

Il est très difficile de déterminer l’origine d’une littérature. A Madagascar, comme dans le reste du monde, il existait une littérature orale. La littérature écrite malgache apparaît dès le 11^e siècle. Elle est alors une littérature de langue malgache écrite avec des caractères arabes. On la nomme : sorabe. La constitution de cette écriture arabo-malgache est due à des érudits venant d’Arabie Saoudite qui ont émigré dans le sud-est de Madagascar.

Nous savons que la libération d’un peuple commence par la réappropriation de sa culture. Au moment où le nationalisme malgache point comment cela

s’est-il manifesté sur le plan de la littérature ?

Dans les années 1930, nous avons deux écoles. Une école appelée Mitady ny very qui fut un grand mouvement littéraire et qui prônait une Renaissance malgache en langue malgache écrite en caractères latins. Parmi les tenants de cette école, on peut citer les écrivains Jean-Joseph Rabearivelo, Ny Avana, Charles Rajoeliso, Dox, Frdy Rajofera et quelques autres. En face, il y avait l’école de *La revue des jeunes de Madagascar* qui avait pris l’option d’une Renaissance malgache véhiculée par une langue française malgachisée. Les tenants de cette école étaient entre autres Jacques Rabémananjara, Régis Rajemisa Raolison, Flavien Ranaivo, et quelques autres.

Madagascar a eu, comme la plupart des pays africains colonisés par la France, son indépendance en 1960. Sur le plan de la littérature et de son enseignement pouvez-vous nous dire comment cela s’est-il traduit ?

Dans les années 1970, qui correspondent à une africanisation culturelle, le Capitaine-Président Didier Ratsiraka met en place une malgachisation qui repose sur la Charte de la révolution malagazy, encore appelée boky men (livre rouge). Dans celle-ci, un des points concernant directement notre sujet est l’institutionnalisation de l’enseignement en langue malgache écrite en caractères latins. C’est ainsi que les auteurs malgachographes Jean-Joseph Rabearivelo, Ny Avana, Rajoeliso,

Dox et quelques autres ont fait leur entrée dans les programmes de l’éducation nationale malgache.

Quels sont les écrivains malgaches les plus connus à l’étranger ?

En 1948, Senghor compose son *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* (éditions Presses universitaires de France) en y incluant trois auteurs malgaches : Jean-Joseph Rabearivelo, Jacques Rabémananjara (qui a été honoré en 1988 par le Grand prix de la Francophonie de l’Académie française pour l’ensemble de son œuvre) et Flavien Ranaivo. Ce sont les trois auteurs malgaches les plus connus de l’histoire de la littérature malgache.

De nos jours, il y a des noms d’auteurs malgaches qui circulent et donc qui s’imposent. Je citerais Michel Rakotoson et Jean-Luc Raharimanana. Parmi les poètes qui sont dans mon anthologie manifeste de la néo-négritude plusieurs auteurs malgaches sont en passe d’avoir une visibilité d’estime : F.-X. Mahah, Fredy Jaofera, Francine Ranaivo (la nièce du poète Flavien Ranaivo), Antsiva et la princesse Houria Volamamy de Maromandia. Et bien sûr, il y a le poète-astronome Dox.

Propos recueillis par Rose-Marie Bouboutou

INTERVIEW

Emilie Moundako Eyala

« Chaque librairie a sa ligne éditoriale »

Présente depuis 2010 sur le Stand Livres et Auteurs du Bassin du Congo, Emilie Moundako Eyala participera cette année à son 6^e Salon du Livre. L'occasion pour elle de présenter son quotidien en tant que responsable de la *Librairie des Manguiers*, à Brazzaville.

Les Dépêches de Brazzaville : Comment gérez-vous les stocks dans votre librairie ?

Emilie Moundako Eyala : En général, il faut s'abonner à un site sur lequel on peut trouver des livres et, faire son choix, ensuite passer la commande. C'est le même fonctionnement pour toutes les librairies, avec ensuite des variations de prix et de délais de livraison.

L D B : Quelle difficulté rencontrez-vous dans le choix de la commande de vos clients ?

E M E : Faire venir des livres est la principale difficulté. Comme je connais ma clientèle, je sais ce qu'ils cherchent dans ma librairie et j'essaie d'anticiper les demandes lorsque je procède aux commandes et, je me réapprovisionne en conséquence. En général, la durée de livraison d'une commande est d'au moins 15 jours.

L D B : Quelle est votre clientèle ?

E M E : Nous recevons toutes

les catégories notamment, les étudiants, élèves, chercheurs, fonctionnaires et aussi la ménagère. Il y a tous les genres littéraires du coup, tout le monde y trouve son compte.

L D B : Quelles sont les commandes de la part des clients. ?

E M E : Nos clients ont des habitudes littéraires assez diverses, mais globalement le livre de philosophie se vend très bien.

L D B : Comment adapte-t-on les prix au pouvoir d'achat de la population ?

E M E : Le prix est fixé par les éditeurs, ce n'est pas nous qui établissons les prix. A cela, il faut ajouter au prix d'achat le prix du transport et autres charges. A nous de placer raisonnablement le curseur en termes de marge : suffisamment pour faire vivre les lieux et le personnel, mais pas trop pour s'adapter au pouvoir d'achat local. Après, les tarifs varient selon les régions : en Afrique de l'Ouest, par exemple, les prix sont moins élevés.



L D B : Quel axe doit-on développer pour promouvoir les librairies en Afrique ?

E M E : Chaque librairie a sa ligne éditoriale, donc chacune d'elle à son axe. L'initiative individuelle est la clé du développement : il faut aimer son métier et être à l'écoute de sa clientèle.

Rosalie Bindika

REPORTAGE

Brazzaville et le phénomène des librairies « par terre »



À Brazzaville, dans le secteur du livre le marché d'occasion est plus important que la vente dans les librairies traditionnelles. La capitale des lettres congolaises ne compte plus qu'une seule grande librairie digne de ce nom pour la quantité de son offre et pour la qualité de son espace d'exposition. Si la librairie des *Dépêches de Brazzaville* reste de loin le plus important canal de distribution pour ce secteur, sur les grandes artères brazzavilloises se sont développées depuis de nombreuses années les librairies dites « par terre » proposant des livres neufs et d'occasion à des prix concurrentiels

Manuels scolaires, littérature, dictionnaires, romans policiers, livres spécialisés attendent à même le sol un acheteur. Sous le soleil, les vendeurs de librairies « par terre » sont attentifs à la demande du client. Le prix annoncé est ensuite débattu. Celui de « *L'Aventure ambiguë* » de Cheick Hamidou Kane est de 7 500 FCFA... à débattre, précise le vendeur. Avec un billet de 5 000 FCFA, le client peut s'offrir ce livre.

Mais comment se ravitaillent-ils ? « Nous achetons auprès d'étudiants en fin de cycle, d'expatriés en fin de mission qui viennent

nous revendre à un prix forfaitaire leurs ouvrages. On s'est également constitué un circuit en Europe grâce à des amis qui achètent des livres d'occasion en France et nous les revendent à faible coût », confie Jean-Benoît Kangala, bouquiniste depuis vingt-sept ans, installé à la grande poste de Brazzaville. Ici, pas de gestion des stocks donc, comme dans les librairies traditionnelles qui doivent garantir le réassortiment. Tout est aléatoire, y compris les bénéfices.

Sur l'avenue de l'OUA, près du marché Total, Geoffroy Mambila s'organise autrement. Dans son kiosque, les ouvrages de seconde main exposés « après vérification de la source », insiste-t-il, sont pour la plupart des livres de droit et de médecine, réputés très chers. À l'occasion, il commande en France auprès d'éditeurs et propose souvent des livres neufs.

« Autrefois, explique Jannot Sanzassele, vendeur de librairie par terre, nous avions des kiosques, et les livres étaient protégés des intempéries. Notre offre était plus large grâce au partenariat avec la librairie Haklé-dic, grâce auquel on vendait aussi des journaux internationaux ». Même sans kiosques, ces librairies d'un autre genre ne désespèrent pas. Lycéens, étudiants, docteurs, passionnés de livres et curieux s'y rendent quotidiennement. Elles sont devenues le lieu privilégié des chineurs de livres rares et spécialisés malgré l'absence de réglementation du secteur déplorée par les vendeurs des plus importantes librairies par terre de Brazzaville.

Meryll Mezath



LIBRAIRIE LES MANGUIERS

Un **Espace de Vente**

Une sélection unique de la **LITTÉRATURE CLASSIQUE** (africaine, française et italienne)
Essais, Romans, Bandes dessinées, Philosophie, etc.







Un **Espace culturel** Pour vos **Manifestations** :
Présentation des ouvrages, Conférences-débats, Dédicaces
Emissions Télévisées, Ateliers de lecture et d'écriture.

Horaires d'ouverture:
Du lundi au vendredi (9h-17h)
Samedi (9h-13h)

Brazzaville : 84 bd Denis Sassou
immeuble les Manguiers (Mpila), Brazzaville
République du Congo



INTERVIEW

Lydie Pongault

«Rituel du présent, à N’Gol’Odoua, le Kiebe-Kiebe est dans son temps, dans son époque»

Le musée de N’Gol’Odoua, inauguré le 9 mars par le président Denis Sassou N’Guesso, présente dans un écrin d’une rare beauté, une collection unique dédiée au kiebe-kiebe. Lydie Pongault*, commissaire d’exposition du musée raconte la genèse de cette collection.



Les Dépêches de Brazzaville. Le musée de N’Gol’Odoua présente une collection très complète du Kiebe-Kiebe. D’où vient-elle ?

Lydie Pongault. La collection du musée N’Gol’Odoua a bien des origines et une longue histoire qui a débuté il y a dix ans au sein du musée Galerie du Bassin du Congo abrité dans le bâtiment des *Dépêches de Brazzaville*. Le fonds du musée était composé de plusieurs pièces que nous avons complétées au fil des années grâce au soutien sans faille de Jean-Paul Pigasse qui est un collectionneur avisé. Avec des initiés et des spécialistes de la danse Kiebe-Kiebe, nous avons identifié les œuvres, envoyé des équipes sur le terrain pour comprendre d’où elles venaient, ce qu’elles représentaient, enrichi la collection.

Les professeurs Théophile Obenga, Atondi Lecas Momondjo, Camille Bongou, assistés de deux étudiants en philosophie de l’Université Marien-N’Gouabi, ont contribué à l’identification et à la mise en place de l’exposition. Le *mbochi* a été traduit en français. La partie sacrée préparée par le préfet de

Brazzaville Pierre Cébert Iboko Onanga, le colonel Daniel Iloy Ngoya et le professeur Abraham Ibela.

LDB. Vous avez aussi édité un livre et un DVD avant de produire le catalogue d’exposition du musée de N’Gol’Odoua.

LP. Un DVD réalisé par Jean Blaise Bilombo Samba a été produit en langue anglaise, française et portugaise. Pendant plusieurs semaines, il a parcouru les grands villages où se pratiquaient le Kiebe-Kiebe dans les trois départements des Plateaux, de la Cuvette et de la Cuvette-ouest, interrogé les initiés, observé les pratiques dans les villages. Cette collection présentée sur notre site Internet a fait l’objet d’un livre* publié par les Editions *Les Manguiers* à l’occasion de l’exposition de Brazzaville en octobre 2012.

LDB. Le président en personne a inauguré l’exposition qui a suscité beaucoup d’intérêt à Brazzaville.

LP. Effectivement, le président Denis Sassou N’Guesso lui-même, en présence de membres du gouvernement, des corps constitués, du corps diplomatique, a inauguré cette exposition il y a cinq ans au sein du Musée galerie du Bassin du Congo.

À l’époque, l’exposition avait suscité un grand enthousiasme à Brazzaville. Et bien au-delà. Dès l’année suivante, nous étions approchés par le musée afro-brésilien de l’université de Salvador de Bahia. Une équipe brésilienne est venue travailler ici, à Brazzaville, pendant dix jours pour s’assurer que la collection était complète et identifier, puis préparer le transport des pièces vers le Brésil.

Le jour de l’inauguration, une conférence était animée par le professeur Théophile Obenga, Camille Bongou et le préfet Pierre Cébert Iboko Onanga en présence de nombreuses personnalités brésiliennes. L’exposition a reçu plus de 12 000 visiteurs en trois mois.

LDB. Après Salvador de Bahia, l’exposition a poursuivi sa route vers d’autres lieux.

LP. Après son retour à Brazzaville, la collection est répartie très rapidement à La Havane à Cuba où elle a fait l’objet d’une nouvelle exposition de décembre 2014 à février 2015, inaugurée par le président Denis Sassou N’Guesso en personne et le ministre de la Culture cubain.

Ces expositions ont été une réussite totale et surtout, ont suscité beaucoup d’émotion. Notamment chez les Bantous au Brésil dont l’attachement à leurs racines et la connaissance de la culture bantoue sont très forts.

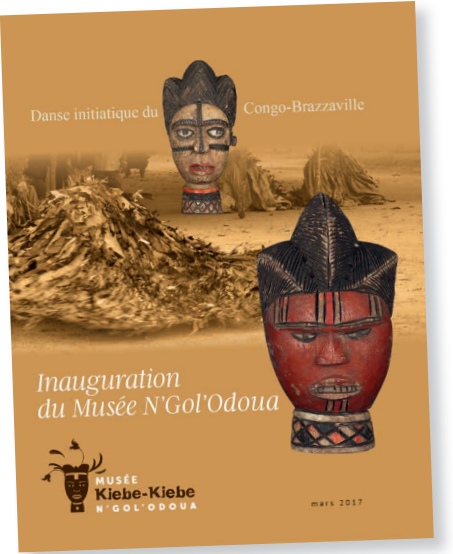
LDB. Comment expliquez-vous l’engouement suscité par cette collection Kiebe-Kiebe?

LP. Cette collection a été travaillée, répertoriée, complétée. Elle est riche d’écrits, de catalogues, d’images et de sons. Tout un patrimoine complet, écrit et oral conçu avec des professeurs très impliqués. Voilà pourquoi le président de la République a souhaité créer un lieu pour conserver au mieux ce patrimoine et faire en sorte qu’il ne soit pas dispersé.

Maintenant la collection est sécurisée et le public, en mesure de venir s’y ressourcer. À N’Gol’Odoua, nous avons aussi lié le traditionnel au moderne. Une conception voulue parce qu’aujourd’hui, au vingt et unième

siècle, le Kiebe-Kiebe se danse encore. Rituel du présent, il est dans son temps, dans son époque. Le musée retrace les aspects traditionnels du Kiebe-Kiebe mais également son expression moderne, multiforme et picturale avec les pièces personnelles du président Denis Sassou N’Guesso qui sont venues enrichir la collection. Ce musée moderne permettra la conservation des œuvres dans le temps et, grâce à sa salle de projection, sera un lieu de colloques, de recherche et de vie.

Propos recueillis par Bénédicte de Capèle



Directrice du musée du Bassin du Congo de Brazzaville et commissaire de l’exposition Kiebe-Kiebe du musée de N’Gol’Odoua, Lydie Pongault interviendra lors la table ronde « l’art africain contemporain » sur le rôle des musées et des fondations en Afrique pour la promotion des artistes. A ne pas manquer, lundi 27 mars de 13h30 à 14h30.



* Lydie Pongault est commissaire de l’exposition du musée de N’Gol’Odoua et directrice du musée du Bassin du Congo de Brazzaville.

* «Kiebe-Kiebe danse initiatique du Congo Brazzaville». Traduit en français et portugais. Editions Les Manguiers. En vente à la Librairie des Manguiers, 84 boulevard Denis Sassou Nguesso à Brazzaville.

DE 2010 À 2015, LE STAND LIVRES ET AUTEURS DU BASSIN DU CONGO S'EST AFFIRMÉ COMME LE HAUT LIEU DE LA LITTÉRATURE AFRICAINE, PAR SES TABLES RONDES, REMISES DE PRIX, ET AUTRES «TÊTE-À-TÊTE».



2010 : PREMIÈRE INAUGURATION ET PREMIÈRE PHOTO OFFICIELLE POUR LE STAND LIVRES ET AUTEURS DU BASSIN DU CONGO, AVEC, DE GAUCHE À DROITE, HENRI DJOMBO, MINISTRE CONGOLAIS ET ÉCRIVAIN, JEAN-CLAUDE GAKOSSO, ALORS MINISTRE DE TUTELLE, FRÉDÉRIC MITTERRAND, SON ALTER-EGO FRANÇAIS, ET HENRI LOPES, L'AMBASSADEUR DU CONGO À PARIS (@CD)



2012 : LE CONGOLAIS SAINT-TRICK AIDE SON « GRAND » MANU DIBANGO À ACCROCHER LE BADGE « SOLIDARITÉ CONGO ». CETTE ANNÉE LÀ, LE STAND VIBRE EN SOUVENIR DES VICTIMES DU 4 MARS (@CD)



2010 : RAPIDEMENT, LE STAND LIVRES ET AUTEURS DU BASSIN DU CONGO SE DÉMARQUE PAR SON AMBIANCE ET SON CADRE, MAIS SURTOUT PAR UNE PROGRAMMATION DE HAUTE VOLÉE : ICI JULIEN KILANGA MUSINDE, YVAN AMAR, ÉRIC JOËL BÉKALÉ ET JEAN DIVASSA NYAMA (@CD)



2012 : FRANÇOIS HOLLANDE, BÉATRICE YSNEL, ALAIN MABANKOU (@CD)



2010 : JACK LANG, ANCIEN MINISTRE FRANÇAIS DE LA CULTURE, EST ACCUEILLI SUR LE STAND PAR LYDIE PONGAULT, DIRECTRICE DU MUSÉE DU BASSIN DU CONGO, JEAN-CLAUDE GAKOSSO, MINISTRE DE LA CULTURE, ET JEAN-PAUL PIGASSE, DIRECTEUR DE L'AGENCE D'INFORMATION D'AFRIQUE CENTRALE - LES DÉPÊCHES DE BRAZZAVILLE ET GRAND ARTISAN DE L'AVENTURE LIVRES ET AUTEURS DU BASSIN DU CONGO (@JBBO)



2013 : CHRISTIANE TAUBIRA, GARDE DES Sceaux, EN DISCUSSION AVEC HENRI DJOMBO ET JEAN-PAUL PIGASSE SUR LE STAND LIVRES ET AUTEURS DU BASSIN DU CONGO (@CD)



2011 : MELKA AMANY ET OLIVIER TCHIMGA ONT ASSURÉ L'AMBIANCE SUR LE STAND. APRÈS EUX, DE NOMBREUX ARTISTES SONT VENUS PARTICIPER AUX FESTIVITÉS (@CD)



2013 : QUAND DEUX AUTEURS - EMILE GANKAMA, DIRECTEUR DE LA RÉDACTION DES DÉPÊCHES DE BRAZZAVILLE ET FRANÇOIS TCHICHELL TCHIVELA - SE CROISENT, ILS ÉCHANGENT LES DÉDICACES (@CD)



2012 : DE GAUCHE À DROITE : ANGE PONGAULT, FALLY IPUPA, PASSI, ABD EL MALIK, BÉNÉDICTE DE CAPÈLE, MERYLL MEZATH, AMINATA DIOF ET SAINT-TRICK (@CD)



2013 : PASSI ET MALIK DIALLO ONT PARLÉ LIVRES... ET FOOTBALL AVEC PAPE DIOUF, L'ANCIEN PRÉSIDENT DE L'OLYMPIQUE DE MARSEILLE (@CD)

MAIS AUSSI UN LIEU OÙ LES VISITEURS, DEVENUS DES AMIS, ONT AIMÉ SE RETROUVER, CHAQUE ANNÉE, POUR VIBRER ET ÉCHANGER. RÉTROSPECTIVE EN 20 PHOTOS MARQUANTES.



2014 : CHRISTIANE DIOP, DIRECTRICE DES ÉDITIONS PRÉSENCE AFRICAINE, EN DISCUSSION AVEC JEAN-PAUL PIGASSE (@CD).



2014 : HENRI LOPES, AMBASSADEUR DU CONGO EN FRANCE ET GRAND NOM DE LA LITTÉRATURE AFRICAINE, ACCUEILLE ALAIN JUPPÉ, L'ANCIEN PREMIER MINISTRE FRANÇAIS. (@CD)



2014 : ELISABETH TCHOUNGUI ET FATOU DIOME LORS D'UNE TABLE RONDE PASSIONNANTE (@CD)



2015 : KOFFI KWAHULÉ ET LE JURY DU PRIX MOKANDA, DONT IL EST LE LAURÉAT 2015 (@JBBO)



2014 : LE POÈTE GABRIEL OKOUNJII, UN ARTISAN ET UN FIDÈLE DU STAND LIVRES ET AUTEURS DU BASSIN DU CONGO (@CD)



2015 : L'ÉCRIVAIN JEAN BOFANE IN KOLIËN TRÈS BONNE COMPAGNIE : À SA GAUCHE MERYLL MEZATH, RÉDACTRICE EN CHEF DU MAGAZINE DU SAMEDI DES DÉPÊCHES DE BRAZZAVILLE, ET AMINATA DIOP, COORDINATRICE DU STAND LIVRES ET AUTEURS DU BASSIN DU CONGO (@CD)



2014 : PAPA WEMBA, EN VISITE SUR LE STAND LIVRES ET AUTEURS DU BASSIN DU CONGO, EST REÇU PAR SON AMI DE LONGUE DATE, ANGE PONGAULT, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DES DÉPÊCHES DE BRAZZAVILLE (@CD)



LE MALAFOUTIER, RÉALISÉ PAR LA SCULPTRICE RHODE MAKOUMBOU, EST L'UNE DES STARS DU STAND : EN CINQ ÉDITIONS, IL A ÉTÉ PRIS EN PHOTOS DES MILLIERS DE FOIS, Y PERDANT PARFOIS QUELQUES POILS DE SA BARBICHETTE. MAIS FIDÈLE AU POSTE, LE GARDIEN DU TEMPLE A TOUJOURS RÉPONDU PRÉSENT (@JBBO)



DEVENU UN HABITUÉ ET UN AMI DU STAND LIVRES ET AUTEURS DU BASSIN DU CONGO, LE CAMEROUNAIS MANU DIBANGO PREND LA POSE AVEC LYDIE PONGAULT, DIRECTRICE DU MUSÉE DU BASSIN DU CONGO (@CD)



APOLLINAIRE AYA, DE LA CELLULE DE COMMUNICATION DU CONGO EN FRANCE, ANGE PONGAULT, JEAN-PAUL PIGASSE, EDITH ITOJA, CONSEILLÈRE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU CONGO EN CHARGE DE LA DIASPORA, MIREILLE OPA, DIRECTRICE DU LIVRE AU CONGO, ET DENIS-CHRISTEL SASSOU'NGUESSO, PRÉSIDENT DE LA FONDATION PERSPECTIVES D'AVENIR (@JBBO)

INTERVIEW

Maurice Kouakou Bandaman :

« Notre joie, c'est de voir cette diversité du monde noir à ce Pavillon »

Chef de file du Pavillon des Lettres d'Afrique 2017, dans une interview exclusive, Maurice Kouakou Bandaman, Ministre de la Culture et de la francophonie, a indiqué que le Pavillon des Lettres d'Afrique sera le reflet de la diversité du monde noir et africain.

Les Dépêches de Brazzaville :
Monsieur le ministre, qu'est ce qui a motivé votre engagement et votre désir d'être aux premières loges de l'organisation de la première édition du Pavillon des Lettres d'Afrique au Salon du livre de Paris ?

Maurice Kouakou Bandaman :
Simplement parce que je suis d'abord écrivain. Je fréquente le Salon du livre de Paris depuis une vingtaine d'année. Il m'est arrivé à deux reprises de faire des dédicaces au pavillon du ministère de la coopération française. Et à chaque fois que nous avons eu nos maisons d'éditions à Paris, nous étions dans des stands semblable à des box de 1m². Devenu ministre de la Culture, j'ai soutenu, la présence des éditeurs ivoiriens à Paris. Pendant ce temps, nous avions en face le stand du Bassin du Congo qui faisait fière allure et donnait à l'Afrique une visibilité. J'y ai été invité plusieurs fois d'ailleurs pour faire des conférences et animer des interviews. Je pensais que c'était ce qu'il fallait faire. Cependant, après deux présences de la Côte d'Ivoire au salon du livre de Paris, nous avons arrêté au profit de notre propre salon du livre à Abidjan qu'il fallait relancer après une interruption qui a duré de longues années. Pendant ce temps, nous prenions contact avec des pays de l'Afrique de l'Ouest pour que nous puissions nous associer et fédérer nos efforts

pour suivre l'exemple du Bassin du Congo. Malheureusement, nous n'avons pas réussi à fédérer les pays de l'Afrique de l'Ouest jusqu'à ce que, l'année dernière, madame Aminata Diop me saisisse de son projet : organiser un stand plus important pouvant fédérer tous les pays francophones d'Afrique. Il fallait pour cela qu'un pays porte le leadership de ce pavillon. Elle avait pensé à la Côte d'Ivoire. C'était pour nous une occasion attendue.

l'ensemble de son œuvre et un prix jeune écrivain parce que nous estimons que le salon du livre est l'occasion de faire la promotion des écrivains. Donc nous n'attendons pas forcément de passer par Paris pour avoir de la visibilité ou de la légitimité. Bien que Paris soit une grande ville culturelle et que passer par Paris, si ce n'est pas la condition sine qua non pour s'affirmer comme écrivain, c'est une étape et l'un des parcours d'un auteur. Nous encourageons les

100% ivoirienne tenue aujourd'hui par des cadres ivoiriens et qui diffuse avec d'autres librairies indépendantes à Abidjan et à l'intérieur du pays. Cela permet d'avoir sur le marché des livres accessibles à environ 3000 Fcfa.



Au pays de Bernard Dadié, père de la littérature ivoirienne, Maurice Kouakou Bandaman, Ministre de la Culture et de la francophonie, est une figure incontournable. Professeur de lettres, romancier, dramaturge, il a été révélé au public en 1986 par « Une femme pour une médaille » (l'Harmattan), alors qu'il était encore étudiant. Lauréat du Grand Prix Littéraire de l'Afrique noire en 1993, il est aussi l'auteur de plusieurs pièces de théâtre dont La Terre qui pleure, finaliste du concours RFI 1998.

L.D.B : Et pourquoi spécialement le Salon du livre de Paris ? Est-ce par excellence le lien qui donne aux auteurs de l'espace francophone une sorte de légitimité ?
M.K.B : Non. La plupart des pays africains ont un salon du livre. A Abidjan, nous en avons un que nous soutenons depuis près de vingt ans. Au cours de ce salon, nous avons créé deux prix. Un grand prix Bernard Dadié qui récompense un grand auteur pour

éditeurs à y envoyer leurs auteurs parmi les plus brillants pour qu'ils puissent nouer des contacts avec le monde littéraire.
L.D.B : En Côte d'Ivoire, la chaîne du livre fonctionne-t-elle correctement ?
M.K.B : Nous avons une bonne chaîne du livre en Côte d'Ivoire qui comporte un bon réseau d'imprimeurs, d'éditeurs et de distributeurs. Une « librairie de France » qui est une entreprise

L.D.B : Et ce goût pour la littérature, dans votre pays, d'où vient-il ?
M.K.B : Il vient de loin. Bernard Dadié, qui a 101 ans aujourd'hui, nous a inculqué le goût de la littérature. A l'école primaire et au collège, nos textes de lectures étaient illustrés par ses œuvres. Avec lui d'autres grands noms tels Gérard Aké Loba, Jean Marie Adiafi, Ahmadou Kourouma. Tous nous ont transmis ce rêve de devenir écrivain et d'imaginer que cet art permet de contribuer à construire une société de qualité, à faire la promotion des valeurs, la promotion de la liberté, la justice et la démocratie. A cela, il faut ajouter que les Ivoiriens sont ouverts aux valeurs qui viennent d'ailleurs. Les écrivains Senghor, Césaire, Cheick Hamidou Kane, Henri Lopes, Tchikaya, Sony Labou Tansi, Francis Bebey, Ferdinand Oyono, etc. ont influencé et continuent d'influencer les Ivoiriens.
L.D.B : Que dites-vous à ceux qui visiteront pour la première fois le Pavillon des Lettres

d'Afrique ?
M.K.B : Nous aurons tout le monde francophone d'Afrique et d'ailleurs. Une dizaine de nationalités d'Afrique et du monde noir seront présentes pour défendre les lettres d'Afrique. Je pense que notre joie, c'est de voir cette diversité du monde noir et africain à ce Pavillon. J'invite tous les écrivains à venir sur le Pavillon des lettres d'Afrique parce que ce sera un lieu de rencontres, de débats et de convivialité. Ce sera l'occasion de montrer que l'Afrique n'est pas seulement guerres civiles, famine, coups d'État ou Sida. Mais une Afrique qui s'illustre par les belles lettres, par la brillance de ses intellectuels et de ses écrivains. Il est temps que l'on puisse faire prévaloir ces valeurs qui ont fait la force de notre continent à l'époque de nos ancêtres, Senghor, Césaire, Damas, et tous ces grands auteurs qui ont fait la fierté du monde noir.
Propos recueillis par Meryll Mezath

TROIS QUESTIONS À...

Isabelle Kassi Fofana

Actrice majeure du livre en Côte d'Ivoire, Isabelle Kassi Fofana est la directrice des éditions « *Frat Mat Editions* ». Présidente de l'association Akwaba Culture, elle organise chaque année le Prix Ivoire pour la Littérature Africaine d'expression Francophone dont la dixième édition se tiendra en novembre prochain à Abidjan.

Les Dépêches de Brazzaville :
Depuis combien de temps avez-vous rejoint Frat Mat Edition et pourquoi avoir choisi de vous lancer dans cette aventure ?
Isabelle Kassi Fofana : J'ai eu la chance de rejoindre le groupe Fraternité Matin en 2012, lorsque Venance Konan est arrivé à la tête de ce grand groupe qui compte en son sein une Rédaction, une imprimerie et une maison d'édition. Cela fait vingt ans que je suis engagée dans le paysage littéraire. J'ai travaillé pendant toute ma carrière professionnelle, dans l'édition en commençant au bas de l'échelle en tant qu'attachée de presse. J'ai ensuite gravi les échelons. Ce métier je l'adore. Pour paraphraser quelqu'un, c'est le plus beau métier du monde. Lorsque j'ai eu l'opportunité de diriger une maison d'édition, je ne

me suis pas fait prier. De nouveaux défis beaucoup plus importants se présentaient à moi. Certes, je travaille beaucoup plus à présent, mais j'ai l'opportunité de faire ce qui me passionne, de rencontrer de nouvelles personnes, de faire connaître ou redécouvrir des auteurs au talent prometteur. De participer à des foires et des salons du livre dans le monde entier.
L.D.B: Comment dénéciez-vous et sélectionnez-vous les textes publiés ?
I.K.F : Nos écrivains viennent en général eux même vers nous. Ils sont parfois recommandés, parfois pas du tout. Nous travaillons également en réseaux. Mais le vrai bonheur, c'est lorsque nous arrivons à mettre à hauteur d'yeux des auteurs inconnus mais talentueux.

L.D.B : Quels sont vos prochains projets d'édition ?
I.K.F : Les prochains projets sont immenses. Nous avons par exemple la prochaine publication d'une icône des arts et des lettres africaines Were Were Liking. Il y a aussi un projet d'édition du tout dernier né de Kangni Alem en coédition avec une maison d'édition togolaise. Nous travaillons également sur un manuscrit de Florent Couao Zotti, ainsi que sur la traduction en Anglais de deux ouvrages l'un qui a trait à l'excision, et l'autre à la littérature enfantine.
Propos recueillis par Meryll Mezath

L'édition 2017 du prix ivoire est officiellement ouvert depuis le 9 mars dernier, il sera décerné à Abidjan le 11 novembre prochain. Peuvent y participer des ouvrages relevant de tous les genres littéraires, à l'exception de la littérature de jeunesse. Ces ouvrages doivent avoir été publiés en français. Les participants veilleront à faire parvenir au comité d'organisation les ouvrages en cinq (5) exemplaires au plus tard le 15 juillet 2017, délai de rigueur, le cachet de la poste faisant foi. L'adresse de l'envoi est la suivante : Akwaba Culture, Prix Ivoire, 01 BP 12 803 Abidjan 01, Côte d'Ivoire. Le prix est doté d'un montant de 2.000.000 F CFA (environ trois mille euros) et d'un trophée. L'association Akwaba Culture prendra en charge les frais de transport du lauréat, ainsi que son séjour à Abidjan pour la réception de son prix. L'éditeur s'engage, pour sa part, à faire mention du Prix Ivoire sur les réimpressions de l'ouvrage primé.

